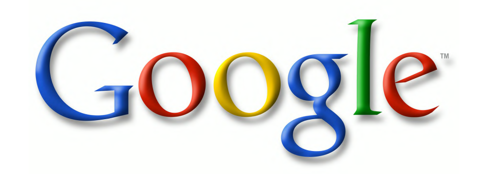


LA

MUSE

FRANÇAISE.

LA

MUSE FRANÇAISE;

OU,

CHOIX DE POÉSIES EXTRAITES DES AUTEURS CONTEMPORAINS.

PRECÉDÉ D'UN

ABRÉGÉ DES RÈGLES DE LA VERSIFICATION.

À L'USAGE DES COLLÉGES, DES ÉCOLES SUPÉRIEURES ET DES GENS DU MONDE.

PAR

M. FÉLIX G. CHALAMEL

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci!

LONDON:
J. B. BATEMAN, 1, IVY LANE, PATERNOSTER ROW.
1858.

John B. Bateman,
Printer,
1, Ivy Lane,
Paternoster Row, London, E.C.



PREFACE.

The diffusion of information on all subjects connected with literature and science, and the consequent improvement of the intellectual faculties, render an enlarged sphere of study essential in the education of youth. An acquaintance with the productions of the truly Poetical genius, not only refines the taste and cultivates the imagination, but also exhibits the language in such a variety of forms and combinations as cannot fail to be of the highest importance to the aspiring linguist whether teacher or learner; with this intention, therefore, the compiler has endeavoured to combine, as in a bouquet, the best specimens which are to be found scattered among the immortal productions of the French Poets, and which are not generally known, in this country, either in a collective or separate form.

From the author's acquaintance with several Principals of first class educational Establishments, as also private Tutors, he feels confident that such a work as the present will be favourably received by the English public. To the teacher it affords

the means of directing the minds of his pupils to the study and knowledge of some of the more intricate and elegant combinations of the French language, which could not be found in prose composition, while, to the intelligent student, it presents the most varied and interesting recreation.

Although the author of this compilation has restricted himself to a very choice selection of French poetry, he feels assured that the variety is such as not only to instruct, but to be particularly entertaining to those young persons for whose improvement he thus labours; and it will afford him no little gratification if, in his humble attempt, he may impress upon their minds and hearts the love of that which is truly beautiful, engender a refined taste, and inculcate precepts of sound morality.

GREENWICH, *Feb.* 1, 1858.

TABLE DES MATIÈRES.

		PAGE
Abrégé des Règles de la Versification		1
La Feuille Flétrie	*Mlle. Elise Mercœur* ...	15
Regret	*Mme. Desbordes Valmore*	15
Moralité	*Victor Hugo*	16
L'Âme	*A. de Lamartine* ...	16
La Mer	*Mme. A. Tastu*... ...	17
La Bataille de Waterloo ...	*Casimir Delavigne* ...	18
L'Aumône...	*Antoine de Latour* ...	20
Le Nid de l'Hirondelle (Fable)...	*Lemontey*	21
Le Maître d'École de Village ...	*Delille*	23
Les Alpes...	*Aimé Martin*	24
Le Réveil d'une Vierge	*Mlle. Elise Mercœur* ...	24
Le Convoi d'Isabeau de Bavière .	*Le Comte Jules de Resseguier*	25
Le Nid	*Mlle. Félicie d'Ayzac* ...	27
La Nouveauté (Fable)	*Hoffman*	29
À Napoléon	*Casimir Delavigne* ...	29
L'Amitié	... ...	31
Mes Souvenirs	*Collin d'Harleville* ...	31
À Lord Byron	*A. de Lamartine* ...	34
Hymne de l'Enfant à son Réveil.	*A. de Lamartine* ...	35
Rapidité du Temps	*Colardeau*	38
La Violette	*Constant Dubos* ...	38
La Rose	*Chênedollé*	39
La Sœur Grise	*Alexandre Guiraud* ...	40
Le Disputeur	*Rulhière*	42
Bain d'une Dame Romaine ...	*Le Comte de Vigny* ...	42
Le Montagnard Émigré... ...	*Chateaubriand*	43

		PAGE
À une Jeune Fille	*Mme. Mennessier-Nodier.*	44
L'Étude et la Méditation ...	*Thomas...*	46
Apologue	*Théveneau*	47
L'Automne	*A. de Lamartine* ...	47
L'Indiscrétion	... ...	48
Le Chat du Ministère	*Gosse*	48
Conseil	... ...	49
Bonne Fille et bonne Mère ...	*Elise Moreau*	50
Le Silence...	*Bonnard*	52
À l'Occasion du Mariage de Mme. Alexandrine P	*L. C.*	52
A un petit Oiseau	*Lévi*	53
Le Mariage à la mode (Dialogue)	*Masson de Mervilliers* ...	54
Lear	*Mme. A. Tastu* ...	54
Le Catholicisme	*Edouard Turquety* ...	55
Bon Mot de Caton	*Baraton*	56
Les Fantômes	*Victor Hugo*	57
Le Papillon	*A. de Lamartine* ...	61
Le Parasite Congédié	... ...	62
Le Petit Menteur	*Mme. Desbordes-Valmore*	63
Bonté de l'Homme	*Hoffman*	65
Onze Vers...	*Alphonse Karr*	65
Enfantine	*Mme. Anaïs Ségalas* ...	66
Idylle à la Violette	*Mme. la Contesse d'Hautpoul*	68
Le Départ pour le Syrie... ...	*La Reine Hortense* ...	69
Le Bal	*Mme. Anaïs Ségalas* ...	70
La Petite Marguerite	*Constant Dubos* ...	72
Le Petit Savoyard à Paris ...	*Guiraud*	74
La Feuille...	*Arnauld*	76
Le Champ de Bataille	*A. de Lamartine* ...	76
La Prisonnière	*Béranger*	79
Adieu Paris	*Béranger*	80

		PAGE
Son Nom	*Victor Hugo*	80
Le Ruisseau	*Constant Dubos* ..	81
Les Narrateurs Fatigants	*Mme. Vannoz*	83
Reproches de Marie Stuart à Élisabeth	*P. le Brun*	84
La Journée d'une Femme à la Mode	*Mme. Janvier*	85
Le Roi, le Paysan et l'Ermite ...	*Ségur*	89
L'Immortalité de l'âme	*Saint Victor*	90
Les Vœux d'un Sage	*L'Abbé Reyrac*... ...	90
Le Soir	... ...	91
Le Sansonnet	*Gauldrée de Boilleau* ...	92
Le doux Souvenir de l'Étude ...	*P. le Brun.*	94
La Solitude	*Auguste de la Bouisse* ...	95
Agnès prend le Voile	*Parseval Grandmaison*...	95
Les Fleurs	*Lemière*...	98
Témoignage d'une Bonne Conscience	*L'Abbé Dourneau* ...	98
À la Mort	... ...	98
Bonaparte à Jaffa	*Barthélemy et Merry* ...	99
L'Ours et les Animaux	*Gauldrée de Boilleau* ...	101
A une Détracteur	... ...	102
Le Travail	*Delille*	102
Le Vin de Champagne	*Delille*	102
Le Dessert	*Berchoux*	103
Épigramme	... ...	104
Le Pauvre Aveugle et le Jeune Homme...	*Lévi*	104
L'Amour et le Papillon (Fable)	... ...	105
Débarquement de l'Armée Française en Égypte	*Barthélemy et Méry* ...	106
Les Oiseaux	*Hégésippe Moreau* ...	108
Le petit Joueur de Harpe ...	*Paul Lacroix*	109

		PAGE
Ève	*Delille*	... 110
L'Offre Trompeuse	*Barbe*	... 111
Aux Ecrivains Novateurs ...	*Andrieux* ...	... 111
À M. de Chateaubriand	*Elise Mercœur* ...	... 112
Les Adieux de Béranger à la France	... ...	... 113
Le Sommeil du Tyran (Fable)...	*M. Bret* ...	... 114
Élégie sur la Mort de Madame Dufresnoy	*Mme. A. Tastu*...	... 114
Le Vol (Épigramme)	*Le Brun* ...	... 116
Les Tribulations du Spectacle ...	*E. Yverb (d'Amiens)*	... 116
Stances à ma Fille (qui m'avait demandé une romance) ...	*Mme. Perrier* ...	... 122
La Grèce (Élégie couronnée par l'Académie des Jeux Floraux)	*Ardant Aîné* ...	... 123
Vers pour le Portrait de Turgot	*Ardant Aîné* ...	... 125
Le Ruisseau (Fable)	*De la Valette* ...	... 126
Le Temps (Religion et Morale)	*Thomas*... ...	... 126
Le Tombeau d'un Enfant (fragment d'Hervey...	*Baour-Lormian*	... 127

ABRÉGÉ DES RÈGLES DE LA VERSIFICATION.

La poésie est la langue des poëtes, ou l'art d'écrire en vers.

Les vers, à ne les considérer que sous le rapport de leur mécanisme, sont des paroles arrangées selon certaines règles fixes et déterminées.

Ces règles regardent surtout le nombre des syllabes, la césure, la rime, les licences qu'elles permettent, et enfin les différentes manières dont les vers doivent être arrangés dans chaque sorte de Poëme.

On compte ordinairement cinq sortes de vers français, C'est par le nombre des syllabes qu'on les distingue.

1o. Ceux de douze syllabes qu'on appellent *Alexandrins*, *Héroïques*, ou *Grands vers*, comme :—

Dans-ce-ré-duit-obs-cur-d'u-ne al-co-ve en-fon-cée,
S'é-lè-ve un-lit-de-plu-me à-grands-frais-a-mas-sée :
Qua-tre-ri-deaux-pom-peux,-par-un-dou-ble-con-tour,
En-dé-fen-dent-l'en-trée-à-la-clar-té-du-jour.

2o. Ceux de dix syllabes, comme :—

Du-peu-qu'il-a-le-sa-ge est-sa-tis-fait.

3o. Ceux de huit syllabes, comme :—

L'hi-po-cri-te en-frau-des-fer-tile,
Dès-l'en-fan-ce est-pé-tri-de-fard ;
Il-sait-co-lo-rer-a-vec-art
Le-fiel-que-sa-bou-che-dis-tille.

4o. Ceux de sept syllabes, comme :—

Grand-Dieu !-vo-tre-main-ré-clame
Les-dons-que-j'en-ai-re-çus.

5o. Ceux de six syllabes, comme :—

A-soi-mê-me o-di-eux
Le-sot-de-tout-s'ir-rite ;
En-tous-lieux-il-s'é-vite,
Et-se-trou-ve en-tous-lieux.

Les vers qui ont moins de six syllabes ne sont guère d'usage que pour la poésie lyrique, et quelques petites pièces badines.

DE LA CÉSURE.

La césure est un repos, qui coupe le vers en deux parties ou hémistiches, et n'est employée qu' avec les vers de douze ou dix syllabes.

Ce repos doit être à la sixième syllabe dans les grands vers, et à la quatrième dans ceux de dix syllabes. L'esprit et l'usage de la césure sont très-bien exprimés dans ces vers de Boileau :

Que toujours en vos vers,—le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche,—en marque le repos.

Sur les ailes du temps—la tristesse s'envole.

Que le mensonge—un instant vous outrage,
Tout est en feu—soudain pour l'appuyer ;
La vérité—perce enfin le nuage,
Tout est de glace—à vous justifier.

DE LA RIME.

La rime est la convenance de deux sons qui terminent deux vers. Quelquefois on exige aussi qu'il y ait convenance d'orthographe ; que deux sons semblables soient représentés par les mêmes lettres.

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

On distingue deux sortes de rimes, la féminine et la masculine. La première est celle des vers qui se terminent par un *e* muet, soit seul, soit suivi d'un *s* ou d'*nt* :

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Il veut les rappeler et sa voix les effraie;
Ils courent; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

Dans quel ravissement à votre sort liée
Du reste des mortels je vivrais oubliée.

Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,
Et prêt à recevoir l'impression des vices.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.

Les vers féminins ont une syllabe de plus que les masculins : mais comme l'*e* muet sonne faiblement dans la syllabe qui termine le vers, cette syllabe est comptée pour rien.

La rime masculine est celle qui finit par une autre lettre que l'*e* muet, ou seul, ou suivi d'une *s*, ou enfin d'*nt*.

Chaque vertu devient une divinité;
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.

Le travail est souvent le père du plaisir;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

La syllabe *aient* qui se trouve dans les imparfaits et les conditionnels des verbes, forme une rime masculine, parceque cette syllabe a le son de l'*è* ouvert. Ainsi les vers suivans sont masculins.

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevaient.

Les rimes masculines et féminines se divisent en *Riches* et en *Suffisantes*.

I. La rime riche est formée de deux sons parfaite-

ment semblables, et souvent représentés par les mêmes lettres :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vint aux pieds des chevaux tomber en mugissant.

II. La rime suffisante est celle qui n'a pas une convenance aussi exacte de sons et d'orthographe.

Hélas ! Dieu tout puissant que nos pleurs vous apaisent.
Que ces vains ornements, que ces voiles me pesent !
Qu'elle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?

III. Dans la rime masculine, on n'a guère égard en général, qu'au dernier son des mots : ainsi, *maison* rime avec *poison ; piété* avec *pureté ; procès* avec *succès.*

IV. Mais dans la rime féminine, on fait une attention particulière au son de l'avant-dernière syllabe, parceque celui de la dernière n'est ni assez plein, ni assez marqué, pour produire une conformité de son sensible et agréable à l'oreille. Ainsi *mère* et *mare, audace* et *justice, estime* et *diadème,* ne rimeraient pas ensemble, quoique ces mots se terminent par la même syllabe *re, ce, me.*

Mais *visible* et *sensible, monde* et *profonde, justice* et *précipice, usage* et *partage,* peuvent rimer ensemble, parce que ces mots ont une convenance de sons dans les avant-dernières syllabes.

V. La convenance des sons et d'orthographe ne peut autoriser la rime d'un mot avec lui-même, d'un simple avec son composé, ni même de deux mots dérivés de la même racine, quand ils se ressemblent trop pour la signification. Ainsi la rime est défectueuse dans ces vers :

Je connais trop les grands, dans le malheur *amis,*
Ingrats dans la fortune, et bientôt *ennemis.*

Elle est tout-à-fait vicieuse dans ceux-ci :—

Les chefs et les soldats ne se connaissent *plus ;*
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit *plus.*

VI. Mais deux mots entièrement semblable par le son et l'orthographe riment bien ensemble, lorsqu'ils ont des significations différentes. Les dérivés sont dans le même cas, s'ils n'ont pas un rapport sensible par le sens.

Prends-moi le bon parti, laisse là tous les *livres.*
Cent francs au denier cinq ; combien font-ils ? vingt *livres.*

Nobles, souvenez-vous qu'une naissance *illustre*
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau *lustre.*

Dieu punit les forfaits que les rois ont *commis,*
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont *permis.*

DES TERMES QUE LES VERS EXCLUT.

I. Les bons poëtes rejettent avec soin tous les termes durs ou difficiles à prononcer, ou bas ou prosaïques. Rarement ils se servent des conjonctions, que les orateurs emploient souvent, pour lier ou arrondir leur périodes ; telles que *c'est pourquoi, parce que, pourvu que, puisque, de manière, de façon que, de sorte que, autre, d'ailleurs, en effet, etc.*

II. Un mot terminé par une autre voyelle que l' *e* muet, ne peut être suivi d'un mot qui commence aussi par une voyelle ou une *h* muette ; ce serait un *hiatus.*

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Ainsi les phrases suivantes ne pourraient former des vers :

Que l'aimable vertu a peu d'adorateurs !
Evitez le souci, et fuyez la colère.

III. Comme la conjonction *et* a toujours le son de

l'*é* fermé, elle ne saurait non plus dans le vers être suivie d'une voyelle. On ne pourrait pas dire en vers :

Qui sert et aime Dieu, possède toute choses.

Mais on dira bien :—

Qui connait et sert Dieu, possède toute choses.

IV. Les voyelles nasales qui, dans la prononciation, ne doivent pas être liées avec le mot suivant, ne peuvent avec grâce être suivies d'un mot qui commence par une voyelle. Ainsi la rencontre des voyelles nasales et des voyelles simples est désagréable dans ces vers :

Un grand *nom* est un poids difficile à porter.
Ah! j'attendrai long-temps, la nuit est *loin* encore.

Cependant cette rencontre peut se souffrir, quand la prononciation permet de pratiquer un petit repos entre le mot qui finit par un son nasal, et le mot qui commence par une voyelle; comme dans ce vers d'Athalie, de Racine;

Ce lui qui met un *frein* à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

V. L'*e* muet final précédé d'une voyelle, comme dans *donnée, aimée, Asie, envie,* la *paye,* la *joie,* la *proie,* la *rue, entrevue, etc.,* ne peut entrer dans le corps du vers qu'au moyen de l'élision; ainsi les vers suivants sont mal construits :

Au travers du soleil, ma *vue* s'éblouit.
Ils vous *louent* tout haut et vous *jouent* tout bas.

Mais ceux-ci sont réguliers à cause de l'élision :—

La *joie* est naturelle aux âmes innocentes.
A quels mortels regrets ma *vie* est reservée!

VI. L'*e* muet, dans le corps du mot et précédé d'une voyelle, est compté pour rien dans la prononciation;

souvent même on ne l'écrit pas: *agréera, criera, louera, reniement, dévouement*, etc., ne font pas plus de syllabes que *agréra, crira, loura, reniment, dévoument.*

ENJAMBEMENT DES VERS.

Les vers n'ont ni grâce ni harmonie, quand on rejette au commencement du second vers des mots qui dépendént, nécessairement, de ce qui se trouve à la fin du premier.

Quel que soit votre ami, sachez que mutuelle
Doit être l'amitié ; même ardeur même zèle.
Il n'est donc point d'amis, pour la dernière fois
Je le répète encore: peu connaissent les lois
D'une vraie amitié.

Dans le premier vers, *mutuelle* dépend nécessairement de ces mots, *doit être l'amitié,* etc.

Ces enjambements sont proscrits dans la haute poésie mais ils se tolérent dans les fables et dans les autres pièces du style familier.

Si néanmoins la dépendance d'nn vers s'étendait jusqu'à la fin du suivant, en sorte qu'à la fin du premier il y eût un petit repos, l'harmonie, loin d'être blessée, n'en serait que plus sensible.

Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait enfin sortir.

Voltaire.

DES LICENCES QU'ON SE PERMET DANS LES VERS.

Ces licences consistent dans certaines dispositions de mots, dans l'emploi de plusieurs termes dont la prose n'oserait se servir, dans le retranchement d'une lettre, etc.

La lecture de la poésie en apprendra, bien vite, l'usage et l'application.

DES TRANSPOSITIONS.

I. On place avec grâce les régimes composés avant les mots et les verbes dont ils dépendent.

A la Religion soyez toujours fidèle,
Les mœurs et la vertu ne sauvent point sans elle.
C'est Dieu qui *du néant* a tiré l'univers.
C'est lui qui, *sur la terre*, a répandu les mers.

II. On place entre l'auxiliaire et le participe, entre le verbe et son régime des mots qui n'y seraient pas soufferts en prose.

Un vieillard vénérable avait, *loin de la cour*,
Cherché la douce paix dans un obscur séjour:
Dieu fit *dans ce désert* descendre la sagesse.

Les transpositions, quand elles sont naturelles et qu'elles n'embarrassent pas le sens de la phrase, donnent de la grâce et de la noblesse à la poésie; mais elles ne valent rien, lorsqu'elles rendent le vers dur, ou qu'elles obscurcissent la pensée.

DES MOTS PROPRE À LA POÉSIE.

La poésie se sert en général des mêmes mots que la prose ; cependant il y a quelques expressions que les poëtes emploient heureusement, et qui seraient déplacées dans la prose. Telles sont *antique* pour *ancien* ; *coursier* pour *cheval* ; l'*Eternel*, le *Très-Haut*, le *Tout-Puissant* pour *Dieu* ; le *flanc* pour le *sein* ; le *glaive* pour l'*épée*, etc.

Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.

Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.

On n'aime plus comme on aimait jadis.

Va dans l'ombre éternelle, ombre pleine d'envie ;
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.

La lecture des bons poëtes fournira une foule d'autres expressions propre à la poésie.

DE L'ARRANGEMENT DES VERS ENTRE EUX.

Dans les différentes manières dont les vers doivent être arrangés, il faut considérer la rime et le nombre des syllabes.

Le nombre des syllabes est arbitraire dans les pièces libres et dans la poésie lyrique ; l'églogue, l'élégie, la satire, l'épître ; et dans la tragédie et la haute comédie, il est d'usage de n'employer que les vers Alexandrins.

Quand à la rime, deux vers masculins peuvent être suivis de deux vers féminins et *vice-versa* ; ou bien un vers masculin est suivi d'un ou de deux féminins, et un vers féminin d'un ou de deux masculins.

On appelle vers à *rimes-plates* ceux qui sont disposés de la première façon, et vers *à rimes croisées* ceux qui sont ordonnés de la second manière.

Mais quand on n'observe d'autre règle que de ne pas mettre de suite plus de deux vers masculins ou féminins, et qu'on fait suivre un vers masculin ou féminin d'un ou de deux vers d'une rime différente, alors ils s'appellent vers *à rimes mêlées.*

Lorsque les vers sont à rimes plates, ils ont ordinairemente le même nombre de syllabes. Mais lorsqu'ils sont a rimes croisées ou à rimes mêlées, souvent ils ont une mesure inégale.

On compose à rimes plates les grands poëmes, tels que : l'épopée, la tragédie, la comédie, l'églogue, l'élégie,

la satire, l'épître ; à rimes croisées : l'ode, le sonnet, le rondeau ; et à rimes mêlées : les stances, l'épigramme, les fables, les madrigaux, les chansons.

DES STANCES.

Une *stance* est un certain nombre de vers, après lesquels le sens est fini. Dans une ode elle s'appelle *strophe.*

Une stance n'a pas ordinairement moins de quatre vers ni plus de dix. La mesure des vers y est arbitraire ; ils peuvent être ou tous grands ou tous petits, ou bien mêlés les uns avec les autres.

Les stances, sont appelées : *régulières* lorsqu'elles ont un même nombre de vers, un même mélange de rimes, et que les grands et les petits vers y sont également distribués. Elles sont appelées *irrégulières* lorsqu'elles n'ont pas toutes ces convenances.

Pour la perfection des stances, il est nécessaire :

1o. Que le sens finisse avec le dernier vers de chacune.

2o. Que le dernier vers d'une stance ne rime pas avec le premier de la suivante.

3o. Que les stances d'une même pièce commencent et finissent par des rimes de même nature ; c'est-à-dire, que si le premier vers d'une stance finit par une rime masculine, les premiers vers des strophes suivantes doivent également être masculines. Il est cependant bon de remarquer que, quoique en général il ne soit pas permis de mettre de suite quatre rimes de même espèce, plusieurs auteurs l'ont fait d'une stance à l'autre, parce qu'ils ont regardé chaque stance d'une pièce comme isolée, et comme indépendante de celle qui suit. Mais nous croyons que cette licence ne peut-être tolérée que dans les chansons.

Si une stance est seule, elle prend un nom particulier du nombre de vers dont-elle est composée. Elle s'appelle *Quatrain*, si elle en a quatre; *Sixain*, si elle en a six; *Disain*, si elle en a dix. Et quelquefois à raison du sujet, c'est une *épigramme*, un *madrigal*.

DU SONNET.

Le sonnet est composé de quatorze vers d'une mesure égale, et pour l'ordinaire de douze syllabes; ces vers sont partagés en deux quatrains et un sixain. Les rimes masculines et féminines des deux quatrains sont semblables, et on les entremêle dans l'un, de la même manière que dans l'autre. Le sixain se coupe en deux tercets c. à. d. en deux stances de trois vers. Ces tercets commencent l'un et l'autre par deux rimes semblables, en sorte que le troisième vers du premier, rime avec le troisième du second.

D'ailleurs tout doit être noble dans ce poëme, pensées, style, élocution. Point de répétitions, point de redondance. La force et l'élévation en sont les principaux caractères.

DU RONDEAU.

Le rondeau né gaulois vise à la naïveté.

Tel est le caractère de ce petit poëme. Toute sorte de vers y sont propres, excepté les Alexandrins qui ont trop de gravité. Il y entre treize vers de même mesure sur deux rimes.

Le refrain qui se place après le huitième vers, et à la fin de la pièce, n'est autre chose que la répétition d'un ou de plusieurs mots du premier vers. Il doit

avoir un sens lié avec ce qui précède, et être amené délicatement. Le rondeau suivant explique, très bien, les règles du poème.

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau:
Cela me met en une peine extrême.
Quoi! treize vers, huit en *eau*, cinq en *ême*?
Je lui ferais aussitôt un bateau:
En voilà cinq pourtant en un morceau.
Faisons-en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau.
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième:
En voilà treize ajustés au niveau.
Ma foi, c'est fait.

DE L'ÉPIGRAMME.

L'Épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Cette pièce ne doit contenir qu'autant de vers qu'il en faut pour exprimer vivement la pensée, ou le bon mot qui en est l'âme. C'est pourquoi le nombre n'en est pas déterminé, non plus que la mesure et le mélange des rimes.

Ci gît ma femme: Ah! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

DU MADRIGAL.

Le Madrigal plus simple, et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
Boileau.

Ce petit poëme ne différe que par là de l'épigramme dont la pointe est souvent guisée par la satire; exemple :

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille à demi-gris,
Disait en parlant à sa mère :
Je bois à toi ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère :
Maman, calmez votre courroux,
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

LA

MUSE FRANÇAISE.

LA FEUILLE FLÉTRIE.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie ?
J'aimais ton doux aspect, dans ce triste vallon.
Un printemps, un été furent toute ta vie ;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille ! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraiche au mois de mai ! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux ;
Tu meurs ; un vent du soir vient t'embrasser encore
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

Mdlle. Elise Mercœur.

REGRET.

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots, nous souriait un soir.
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'aurore passa triste, sans la revoir !

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver ; c'est vivre trop de temps !
Mme. Desbordes-Valmore.

MORALITÉ.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente ;
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille suit la fleur qui recèle le miel ;
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.
Victor Hugo.

L'ÂME.

Âme ! qui donc es-tu ? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi ? dois-tu souffrir encore ?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir ?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir ?
—Qui te révélera, redoutable mystère ?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre :
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris . . . . .
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce ;
Platon à Sunium te cherchait après lui ;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui ;
Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,

La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin :
J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne ;
Je lis dans l'avenir la raison du présent ;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort, l'énigme de la vie.

Alphonse de Lamartine.

LA MER.

STANCES.

"Come o'er the sea
Maiden ! with me."
(*Imitation de Moore.*)

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée ;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée.
Tu seras ma compagne, alors que le soleil
Colore l' Océan de son éclat vermeil,
Ou lorsque s'échappant de la nue orageuse,
La neige au sein des flots tombe silencieuse.
Que nous font des saisons les changements divers !
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

Ah ! qu'importe le sort si ta main caressante
S'appuie au gouvernail de ma nef inconstante !
Si nous sommes unis, si l'amour suit nos pas,
La vie est près de toi, la mort où tu n'es pas.

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée ;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée ;
Oublions des saisons les changements divers :
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

Crois moi, fuyons la terre et ses brillantes chaînes;
L'Océan fut créé pour les âmes hautaines ;
Confions-nous sans crainte à son sein indompté,
Refuge de l'amour et de la liberté.
Là, point d'œil curieux, point de langues traîtresses
N'oseront épier ou blâmer nos caresses :
Nous n'aurons pour témoin qu'un ciel propice et doux
Qui semble s'abaisser entre le monde et nous.

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée ;
Oublions des saisons les changements divers :
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

Mme. Amable Tastu.

LA BATAILLE DE WATERLOW.

Cachez moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces cadavres amoncelés !
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort, épargne ce qui reste !
Varus, rends nous nos légions.

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars.

Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine,
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

C'est en vain que surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
La garde, avait-il dit, *meurt mais ne se rend pas*.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappés par tant d'exploits,
L'ennemi l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda, sans peur, pour la première fois.

Les voilà ces héros si longtemps invincibles !
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés !
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles !
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés !...

Ils ont bravés les feux du soleil d'Italie.
De la Castille ils ont franchi les monts ;
Et le Nord les a vu marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.

Ils avaient tout dompté... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie ;

Pleurons sur nous Français, pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants. . . . .

Des soldats de la Germanie,
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts ;
Faut-il muet témoins, dévorer tant d'outrages ?
Faut-il que le Français, l'olive à la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images ?

France, réveille toi ! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain !
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime :
Présentons lui la paix les armes à la main.

Et vous peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas dans votre orgueil,
Que pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage ;
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte, aux Germains d'un autre âge,
De la défaite de Varus.

Casimir Delavigne.

L'AUMÔNE.

Louise, le matin à l'heure du réveil,
Lorsque par un baiser votre mère adorée
Vous invite à bénir, dans la langue sacrée,
Le Dieu qui des enfants enchante le sommeil.

Pensez-vous, quelque fois, que sur cette humble terre
D'autres enfants, hélas! comme vous, bons et doux,
Sur leur chevet bien froid s'éveillent avant vous,
Qui ne connaissent plus ce baiser d'une mère?

Priez, priez pour eux, car ils mourraient de faim,
Si les petits oiseaux qui passent sous la nue,
Voyant leur abandon et leur enfance nue,
Ne jetaient sous leurs pas quelques miettes de pain.

Ce pain se fait au ciel du froment de l'aumône
Il est au paradis une plaine d'amour
Ou l'épi pour mûrir n'a besoin que d'un jour,
Et qu'un lac bienfaisant de ses eaux environne;

Les anges en chantant entr'ouvent le sillon,
Et les vierges le soir moissonneuses divines,
De leurs faucilles d'or dépouillant les collines,
Entre les orphelins partagent la moisson.

Antoine de Latour.

LE NID DE L'HIRONDELLE.

(FABLE.)

Vois-ci le temps de la nichée,
Dit une hirondelle à sa sœur;
As-tu choisi la retraite cachée
Où tu déposeras le trésor de ton cœur?
—Je n'ai point oublié, repart l'autre hirondelle,
Que le printemps dernier une tuile m'offrit
L'asile où prospéra ma famille nouvelle.
—Fi donc! répliqua l'autre, un nid
Sur un toit! en pleine air! de la pauvre nature
C'est la grossière architecture.

J'imagine un peu mieux : vois, là haut, ce rempart
D'où l'œil, au loin, des mers embrasse l'étendue ;
Autour sont rangés avec art
De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.
C'est un abri profond, solide, magnifique,
Ou la foudre en tombant verrait briser ses traits,
Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
Doit préférer à l'asile mesquin
Que t'offre une méchante brique.
Imite moi ; j'y vais nicher demain.
Sa sœur répond : Je n'en ai point envie ;
Quitter le gîte où je vécus en paix
Serait ingratitude, et peut-être folie.
On peut se repentir d'habiter un palais.
Enfin pour moi j'aurai l'expérience,
Et la sécurité que donne l'innocence.
Suivant l'usage en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La couvée alla bien dans l'une et l'autre place,
Et des petits, un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates,
Quand un matin sur l'Océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort ; le tambour bat ;
A ses bronzes court le soldat,
Portant la mèche en spirale allongée.
Oh ! cruelle trahison !
Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
—Soldat, arrête : en ce canon
Une tendre mère est logée . . . . .
Le barbare ne m'entend pas . . . .
Ciel c'en est fait, la flamme brille
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.
L'autre sœur vit de leurs débris

Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits ;
" Qui se fie à la force y trouvera sa perte."
Lemontey.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE DU VILLAGE.

Mais le voici ; son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter ;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du Latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inéxorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il ? Sur son front ténébreux ou serein,
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaie, et l'on rit, il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout ;
Même absent, on le craint ; il voit, il entend tout ;
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille ;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qu'il néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots ;
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.
Delille.

LES ALPES.

Séjour où la vertu vit heureuse et tranquille,
Monts sacrés que la paix a chosi pour asile,
Où la nature étale et dévoile à nos yeux
Les sublimes tableaux de la terre et des cieux,
Oui, je m'éléverai sur vos cimes glacées !
Je veux par votre aspect agrandir mes pensées.
J'irai sur ces rochers que la neige a couvert,
Et jusqu'au pied du trône où le dieu des hivers,
Immobile, engourdi, de ses mains immortelles
Voile son front blanchi de glaces éternelles.
Alors je chanterai l'éclatant appareil
De vos sommets glacés qu'enflamme le soleil,
Et le léger zéphyr qui reporte à leurs sources
Ces flots qui vers la mer précipitent leurs courses ;
Ou d'un sujet plus doux égayant mes tableaux,
Je peindrai de ces monts les modestes hameaux.
Là, du simple berger la main hospitalière
A tous les voyageurs ouvre une humble chaumière ;
Là, mon père fuyant les tyrans et la mort,
De sa patrie en deuil venait pleurer le sort.

Aimé Martin.

LE RÉVEIL D'UNE VIERGE.

La cloche matinale et résonne et t'appelle,
Vierge ne rève plus au prestige effacé.
Éveille toi, l'airain de la chapelle,
Plaintive Octavie, déjà s'est balancé.

C'est l'heure ou chaque jour soulevant ta paupière,
S'ouvre tes yeux, cet asile des pleurs ;
Quand aux pieds des autels, près de tes jeunes sœurs,
Ta douce voix soupire une prière.

Sur le marbre silencieux
  Incline toi vierge timide,
Dans un calme sacré fais méditer les cieux
  A ton âme pure et candide.

Oh ! ne rappelle pas un souvenir trompeur,
  En déchirant le voile des mensonges;
Qu'échappée au séjour des songes,
  Ton âme soit un ange au sein du Créateur !

Le monde te parut de loin comme un orage,
  Tu l'évitas, comme un craintif agneau,
Et de l'oubli sur sa funeste image,
  Le cloître qui t'enferme a posé le bandeau.

La cloche matinale et résonne et t'appelle,
  Vierge ne rève plus un prestige effacé ;
Éveille toi, l'airain de la chappelle,
  Plaintive Octavie, déjà s'est balancé.

Mlle. Elisa Mercœur.

LE CONVOI D'ISABEAU DE BAVIÈRE.

Les voiles de la nuit enveloppaient la terre,
Et dans les arbres noirs la lune, avec mystère,
Jetant de ses rayons l'éclat pâle et tremblant,
Éclérait un cercueil couvert d'un linceul blanc.
Des feux légers, errants sur les eaux de la Seine,
Dirigeaient un esquif vers la rive prochaine,
Et des hommes marchaient, faisant trembler le bord
De leurs pas ralentis sous le poids de la mort.
Des voix qui se mêlaient au murmure de l'onde,
Semblaient nous annoncer, par un chant solennel,
Qu'une vierge de moins gémissait dans ce monde,
Et qu'un ange de plus souriait dans le ciel.
Et moi, je m'avançai pour pleurer l'innocence,

Pour voir si le trépas ressemble à l'espérance,
Si la vierge appelée au céleste séjour
Conserve dans ses traits des souvenirs d'amour.
Mais je n'aperçus point les pieuses offrandes,
Les emblèmes touchants, les voiles, les guirlandes,
Et je cherchai encor d'un regard attristé
Ces fleurs que la mort même accorde à la beauté.
Tout-à-coup d'un flambeau la rapide lumière
Me montra le convoi d'Isabeau de Bavière. . . . .

En signe menaçant, sur ce front réprouvé,
L'anathème éternel semblait être gravé,
Et d'un ange vengeur au cercueil poursuivie ;
Sa mort m'épouvanta presqu'autant que sa vie.
Je ne pus soutenir ce spectacle odieux :
Ses crimes, tous vivants, passaient devant mes yeux.

Parjure à ses serments, femme et reine adultère,
Dans le sein de la France appelant l'Angleterre,
Humiliant nos lis sous de honteuses lois,
Elle affligea long-temps le règne des Valois ;
Sur leur trône orageux funeste passagère
Son peuple lui garda le nom de l'étrangère. . . .

Silence . . . . . elle fut reine ! et l'on voyait encor
Briller sur son front pâle une couronne d'or.
Point de peuple à sa suite, et surtout point de larmes ;
Un simple chevalier revêtu de ses armes,
Un serviteur comme elle à la France étranger ;
Dieu seul en ce moment semblait la protéger :
La prière montant sur ses ailes de flamme,
Ne désespérait pas du salut de cette âme.
La grande croix d'argent, les grands cierges bénis,
Par des sentiers étroits marchaient vers Saint-Denis ;
Et, d'un pieux respect conservant l'apparence,
Des moines tristement conduisaient son cercueil,
Pour qu'il ne fût pas dit qu'une reine de France
Descendit au tombeau sans cortége et sans deuil.

Le comte Jules de Rességuier.

LE NID.

Habitants du buisson, petits dont l'innocence,
   Dont l'enfantine joie enchante ce séjour,
Quand, sous la blanche épine assise tout le jour
   Dans ce fragile nid que le zéphir balance,
Je vois tant de bonheur, d'allégresse et d'amour,

Pensive je me dis : tendre et frèle famille,
   Que le Dieu protecteur des champs et des oiseaux
Fasse que dans ces lieux un jour pour toujours brille ;
   Que jamais de ces fleurs n'approche la faucille ;
Que le serpe jamais n'outrage ces berceaux !

Arbres hospitaliers ! prêtez-leur vos ombrages ;
   Sur eux avec amour penchez vos bras amis ;
Non par moi vos secrets ne seront point trahis,
   Et seule, chaque jour, rêvant dans ces bocages,
Je viendrai visiter sous vos légers feuillages
   L'asile ou j'ai compté quatre faibles petits.

Laissez moi retrouver, près de l'antique chêne,
   Sur l'arbre aux blanches fleurs, la couche aérienne,
Le duvet suspendu sous les discrets rameaux
   Où l'aile de leur mère, et la mousse et la laine
A leur débile enfance offrent un doux repos.

Oui, voilà ce réduit de fragile structure,
   Ce berceau, balancé dans des flots de verdure,
Entre l'or des guérets et l'azur d'un beau ciel,
   Miracle ingénieux de l'amour maternel
Et chef-d'œuvre de la nature !

Mais quoi ! je le revois vide silencieux . . . .
   Les hôtes qu'enfermait son sein mystérieux
De quelque être méchant sont devenus la proie ! . . .
   Hélas ! hier encor, quand je quittai ces lieux,
Dans cet endroit réduit, que de paix, que de joie !

La mère tout entière à ses soins empressés,
  Accourait, rapportant le vers et la chenille
Qu'appelaient par leurs cris ses enfants délaissés,
  Et le père, en chantant, surveillait sa famille,
Ses petits, doux trésors, l'un sur l'autre pressés.

Plus de chants, plus d'amour ! hélas ! sous l'aubépine;
  Une main sacrilège, effeuillant ses rameaux,
A ravi ses concerts à la branche voisine,
  A ce nid ses tendres oiseaux.

Peut-être, quelque enfant au cœur impitoyable,
  Sourd à leurs cris plaintifs, de remords incapable,
S'applaudit maintenant de son lâche larcin,
  Et nous les trouverons demain, là, sur le sable,
Livides, morts de froid, de souffrance et de faim.

Peut-être quelque bête affamée et cruelle
  A surpris avant l'aube, à l'heure du sommeil,
La mère et les enfants endormis sous son aile.
  Pauvres innocents . . . . . quel réveil !

Hélas ! si, préservé par sa fuite soudaine,
  Un d'entre eux, maintenant, des autres séparé,
Dans les bois d'alentour, faible et volant à peine,
  Va plaintif, solitaire, et bien loin égaré ;

Timide voyageur, tout l'effraie et l'étonne,
  Désolé, palpitant, il va, pauvre petit,
Cherchant dans l'horizon les cieux qu'il abandonne,
  L'arbre du frais vallon où naguère il naquit,
Et l'abri où, sous les fleurs, se balançait son nid.

Mlle. Félicie d'Ayzac.

LA NOUVEAUTÉ.

FABLE.

Au bourg où règne la Folie,
  Un jour la Nouveauté parut ;
Aussitôt chacun accourut,
  Chacun disait : " Qu'elle est jolie !

Ah ! madame la Nouveauté,
  Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté
  Vous y serez toujours chérie."

Lors la déesse à tous ces fous
  Répondit : " Messieurs, j'y demeure."
Et leur donna le rendez-vous,
  Le lendemain à la même heure.

Le lendemain elle parut
  Aussi brillante que le veille ;
Le premier qui la reconnu :
  S'écria : "Dieux! comme elle est vieille!"

Hoffmann.

A NAPOLÉON.

De lumière et d' obscurité,
  De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté ;
  Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
  Toi qui n'as rien connu dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité ;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leur
têtes,
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les élements soumis attendaient ton signal ;
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux ;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde.

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la Liberté tu détronas ta mère.
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu :
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt ; seule elle est immortelle.

Laissant l'Europe vide, et la Victoire en deuil,
Ainsi de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa grandeur a fait naufrage,
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'à reçu sans couronne et sans vie,
Toi qu'un empire immense eut peine à contenir ;
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend, avec toi seul, toute une dynastíe ;
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin ;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve ....
A ses travaux du lendemain.

Casimir Delavigne.

L'AMITIÉ

PEINTE PAR ELLE MÊME.

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art.
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil ; j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs :
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois :
Mais que j'en connais peu dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à ma voix !

Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle,
Me font l'objet de tous leurs soins ;
Et quoique je vieillisse, ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en estime pas moins.

On m'accuse pourtant d'aimer trop à paraître
Où l'on voit la prospérité ;
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connaître
Qu'au milieu de l'adversité.

MES SOUVENIRS.

Je suis las, mes amis ; je puis faire une pause
Après un long travail il faut qu'on se repose.
Je vais donc prendre haleine au moins jusqu'à demain,
Encor ce ne sera que la plume à la main.

Je veux vous rappeler mes secrètes pensées
Et mes plaisirs présents, et mes peines passées.
Car cet amour des vers, Dieu sait s'il m'a coûté !
Si je jouis un peu, je l'ai bien acheté.

O toi, que pour mes goûts je trouvais trop sévère,
Je ne t'accuse point; tu m'aimais, ô mon père !
Et tu fus, par tendresse, inflexible pour moi ;
Je me plaignais à tort, soyons de bonne foi ;

Puisque toujours un père à bon droit se défie,
Et c'est l'évènement qui seul nous justifie.
Il m'a justifié tout au plus à demi . . . .
Que dis-je ? ces jours même ou j'ai souffert, gémi,

N'étaient pas sans douceurs ; souvent je les regrette ;
Oui, je regrette, ami, cette obscure retraite,
L'humble hôtel dont trois ans j'occupai le plus haut,
Que je serais faché d'avoir quitté plutôt.

J'aime à me rappeler ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse ;
Je n'oublierai jamais sa constante amitié.
Je la payais fort mal, étant fort mal payé :

Eh bien ! elle attendait, et je luis dois peut-être
Et mon premier ouvrage et ceux qui pourront naître.
C'est l'à que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce démon des vers :

Bon fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères,
Unis par le malheur nous nous aimions en frères ;
Vôus souvient-il, amis, de ces petits repas ?
Bien petits, en effet, si l'on comptait les plats.

Mais joyeux, mais charmants, et cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt des plus superbes tables,
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents :
Nous étions malheureux ; c'était là le bon temps !

Je nourrissais pourtant quelques peines secrètes ;
J'affligeais mes parents ; je grossissais mes dettes ;
Je capitulai donc. On m'offrait de payer
Jusqu'au dernier mémoire et de tout oublier ;

Pourvu qu'oubliant, moi, vers et prose, je vinsse
Vivre, honnête avocat, au fond d'une province.
J'obéis ; je quittai donjon, hôtesse, amis ;
Je promis tout, et tins ce que j'avais promis.

Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai, trois ans entiers, lassé mon auditoire.
J'étais plus las moi-même et je rongeais mes fers.
Je les brise à la fin, et je retourne aux vers.

Je plaidais bien encor, mais ma robe discrète
Annonçait l'avocat et cachait le poëte.
Vous savez tout le reste ; abrégeons ce récit.
L'*Inconstant* est joué, l'*Inconstant* réussit.

L'*Optimiste* le suit ; même sort l'accompagne ;
Beau moment pour bâtir des *Châteaux en Espagne ;*
Oh bonheur!.. chers amis!.. car je n'ai plus pour eux
De souhaits à former ; eux même sont heureux.

Ils sont ainsi que moi, malgré tant de traverses,
Arrivés à leur but par des routes diverses.
Tels que des voyageurs au naufrage échappés,
Nous buvons dans le port ; et nos petits soupés,

Sans être moins nombreux sont presque aussi modestes.
Réunion charmante et passe-temps célestes !
Lorsque vers le passé nous tournons nos regards,
Et que nous nous voyons bravant mille hasards ;

Mêlant toujours l'espoir à nos plus justes craintes,
Souffrants, mais résignés, gais même dans nos plaintes,
Qu'il est doux, puisque enfin luisent des jours sereins
De se ressouvenir même de ses chagrins ?

Collin d'Harleville.

A LORD BYRON.

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!...
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine:
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;

Et toi Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon;
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison.

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage ;
De sentir, d'adorer ton divin esclavage
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,

D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence!
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulais briser.
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde: ils ont autant couté!

Alphonse de Lamartine.

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance,
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fait naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produits
Les fleurs dont le jardin se pare;
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;

Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet ;
La chèvre s'attache au cytise ;
La mouche, au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette à la graine amère
Que laisse envoler le glaneur ;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom.

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom, des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le cœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplant les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
  Donne la plume aux passereaux,
  Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
  Au mendiant, le pain qu'il pleure,
  A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
  Au père qui craint le Seigneur ;
  Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
  Comme cet enfant dans le temple,
  Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,
  Sur mes lèvres la vérité,
  Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi
  Comme cette douce fumée,
  Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfant comme moi !

Alphonse de Lamartine.

RAPIDITÉ DU TEMPS.

"The clock strikes one."
(Imitation of Young's Night Thoughts.)

L'heure sonne ! on la compte ; elle n'est déjà plus :
L'airain n'annonce, hélas ! que de moments perdus.
Son redoutable son m'épouvante m'éveille ;
Et c'est la voix du temps qui frappe à mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal ;
C'est elle où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées :
Le seul effroi me reste et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir.... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? et quelle scène à mes yeux se déploie ?
Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Eternité profonde, Océan sans rivage !
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi ! c'est là que je cours ?
L'éternité pour l'homme ?.... il vit si peu de jours.

Colardeau.

LA VIOLETTE.

Aimable fille du Printemps,
  Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens,
  Et tu sembles fuir mes hommages.

Semblable au bienfaiteur discret
  Dont la main secourt l'indigence,
Tu nous présentes le bienfait,
  Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
   Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche ta fleur
   Quand l'odorat l'a devinée.

Viens prendre place en nos jardins,
   Quitte ce séjour solitaire,
Je te promets tous les matins
   Une eau limpide et salutaire.

Que dis-je ? non, dans ces bosquets
   Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits
   Et, comme toi, cache sa vie !

Constant Dubos.

LA ROSE.

Salut, reine des fleurs ! salut, vermeille rose !
A peine le matin a vu ta fleur éclose,
Que les jeunes Zéphyrs, d'un doux zèle emportés,
Racontent ta naissance aux bosquets enchantés ;
Et le Printemps ravi, que ton éclat décore,
Te remets la couronne et le sceptre de Flore :
Oh ! tu mérite bien la douce royauté
Que la main du Printemps décerne à ta beauté !
N'es-tu pas de l'amour le riant interprète,
L'ornement de la vierge et l'amour du poète ?
O fleur ! tu fais briller d'un éclat enflammé
Le sein vermeil et frais du Printemps parfumé ;
Au front de la pudeur tu souris et reposes,
Et le char du matin est rougi de tes roses.
Mais, hélas ! combien peu vont durer ses couleurs !
L'aube en vain lui versa le tribut de ses pleurs,
Deux soleils, en passant, ont hâté sa vieillesse :
Ce matin riche encor de grâce et de jeunesse,

Elle était du jardin l'espérance et l'amour ;
Mais la rose a vieilli dans l'espace d'un jour.
De cette tête, en vain par les Grâces ornée,
Le soir j'ai vu tomber la couronne fanée,
Et les Zéphyrs ingrats, sur les gazons fleuris,
De ma rose, à mes pieds, ont roulé les débris.

Chenedollé.

LA SŒUR GRISE.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle ;
Mes jeunes sœurs pleuraient, ma pauvre mère aussi,
Oh ! qu'un regret tardif me rendrait criminelle !
Ne suis-je pas heureuse ici ?

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée ;
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens,
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître,
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens répondre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu !
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi !
Que vous sert de troubler ma retraite profonde ?
Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul ici doit me glacer d'effroi ?

Ici la charité remplit mes chastes heures :
Le malheureux bénit ma main qui le défend ;
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures ;

Ta servante, ô mon Dieu ! dans ces tristes demeures,
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer,
Que des fleurs dont ma mère aimait a me parer
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi je veille et je prie et ne doit point pleurer.

O de mes premiers jours image trop fidèles !
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs ;
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles ;
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses comme elles.

Vaine illusion d'un instant,
Dont le charme confus m'agite et me réveille.
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille :
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là naguère, une pauvre fille
Me disait en pleurant : " Dieu finit mes malheurs.
J'étais orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille."
Moi j'ai quitté la mienne . . . et nous mêlions nos pleurs.

J'avais une famille, et pourtant je l'oublie ;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil,
Quand le pauvre de sa main affaiblie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix a son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité ;
Que dis-je ? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain qu'avant lui j'ai quitté.
Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme
Au mourant de prier pour moi.

Alex. Guiraud.

LE DISPUTEUR.

Auriez-vous par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, d'ésprit et de mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'on, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance....
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit: "Mon médecin me défend de vous voir."
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et, tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tû devant ce grand arbitre!

Rulhière.

BAIN D'UNE DAME ROMAINE.

Une esclave d'Egypte au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir;

Pour nouer ses cheveux, une vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit, puis les filles Latines
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre octueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques unes brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leur couleurs,
Et les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui de ses doigts distraits touchant la lyre d'or
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

M. le Comte de Vigny.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux?
Ma chère!
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,

Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'éffleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours ?

Chateaubriand.

À UNE JEUNE FILLE.

Enfant, vous êtes blonde et tout-à-fait charmante ;
On dirait à vous voir timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée
Epanchant les douceurs.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire ;
Tout ce que vous pensez vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux !
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore que vous !

Oh ! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie
Le soir, dans le jardin,
Lorsque près d'une amie à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main.

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : "Le Seigneur vient d'ouvrir une tombe ;"
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la dance ;
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance,
Et bondit avec vous ;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie.
Hélas ! à presque tous !

Le bonheur est partout lorsque l'on a à votre age,
Enfant, mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles ;
Chacun prend une fleur dans leurs fraiches corbeilles
Et la faue à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraiche encor, qu'a peine un sourire la touche,
Changeront de couleur ;

Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut ; c'est ainsi qu'est la vie :
Toujours l'heure qui fuit d'un regrêt est suivie,
Depuis le gai matin,
Jusqu'au soir où marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

Mme. Mennessier-Nodier.

L'ÉTUDE ET LA MÉDITATION.

Dans sa majestueuse et sainte obscurité,
Soudain s'ouvre un palais par l'Étude habité :
Là tout se tait : nul son n'importune l'oreille ;
Mais le calme est actif, et le silence veille ;
Des soins, des passions la turbulente voix
Expire en approchant de ces paisibles toits.
Là, loin du vain fracas du monde qu'elle oublie,
La Méditation, assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
Et son front taciturne est penché sur sa main.
Elle ne quitte point ce solitaire asile ;
Le regard incliné, la paupière immobile,
D'un invisible objet que poursuit son ardeur
Son œil semble de loin percer la profondeur.
Au ravage du jour les heures échappées
Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées ,
L'astre des nuits préside à des travaux constants,
Et la seule pensée y mesure le temps.

Thomas.

APOLOGUE.

Un jour tombe et se casse un mauvais violon :
On le rajuste, on le recolle ;
Et de mauvais il devient bon.
L'adversité souvent est une heureuse école.

Théveneau.

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'autômne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Au regard d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :

Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
   Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
   Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
   Aurait compris mon âme et m'aurait répondu ! . . .

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;
   A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire
   S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Alphonse de Lamartine.

L'INDISCRÉTION.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire :
On se repent toujours d'un language indiscret,
      Et presque jamais du mystère.
      Le causeur dit tout ce qu'il sait,
      L'étourdi, ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux, ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

LE CHAT DU MINISTÈRE.

Dans l'hôtel d'un Ministre un chat reçut le jour.
Là, maintes solliciteurs, caressant son hermine,
Par mille compliments le flattaient tour à tour ;
         Dans l'antichambre, à la cuisine,
         On admirait ses jolis tours.
Qui n'eût rendu justice à sa vive élégance !
Raton avait appris des mains d'une excellence
         A faire patte de velours.

Le ministre est changé, soudain tout déménage ;
En remuant la tête et sans être attendri,
Raton voit s'éloigner ceux qui l'avaient nourri ;
Mais dans ce grand danger il montre un grand courage,
Il reste. Une heure après, un ministre nouveau
De l'hôtel, à son tour devient encor le maître :
Raton voit revenir ce qu'il vit disparaître,
Et le même commis prend le même bureau.
Des chiens ont remplacé des chiens partis la veille ;
Et l'un d'eux, à pendante oreille,
Au poil blanc et frisé qu'on appelait Mouton,
Prenant d'un orateur et le morgue et le ton :
Traître ! que fais-tu là ! Quoi fidèle à ta race,
Tu ne suis pas, dit-il, ton maître en sa disgrâce !
Et, quand le sort pour lui change et devient cruel,
Toi, serviteur ingrat, tu restes dans l'hôtel ! . . .
Pourquoi pas ! dit Raton, le cas est ordinaire.
Je naquis dans l'hôtel, et l'hôtel est le mien.
Que chacun ici-bas suive son caractère :
Du ministre, entre nous, vous n'êtes que le chien,
Et moi je suis le chat du ministère.

Gosse.

CONSEIL.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense
Entre l'injure et la vengence
Laissons l'espace d'une nuit :
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille,
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché lorsqu'il s'éveille.

BONNE FILLE ET BONNE MÈRE.

Vois-tu ce vert sentier qui fuit dans la vallée ;
Et se cache à demi sous des buissons en fleurs !
Viens y prier . . . il mène aux pieds d'un mausolée,
Dont chaque touffe d'herbe a grandi sous mes pleurs.

O mon enfant ! c'est-là que repose ma mère !
Ame pure, envolée au ciel avant le soir,
Et qui me laissa, dans cette vie amère,
Ni cœur pour m' appuyer, ni genoux pour m'asseoir.

Mais à l'heure suprême où sa bouche glacée,
Pour me bénir encore avait peine à s'ouvrir ;
Où dans sa froide main tenant ma main pressée,
Elle écoutait si Dieu lui disait de mourir,

Elle posa mon front sur sa faible poitrine,
Le caressa longtemps et dit avec ferveur :
"Je quitte sans effroi cette pauvre orpheline
Car je vous la confie, ô mère du Sauveur !"

Puis me parlant bien bas : "Blanche est frèle colombe,
Tu ne vivras donc plus du pain de mon amour,
Mais l'âme s'affranchit du néant de la tombe,
Et mon âme sur toi veillera chaque jour."

Et son âme, ô ma fille ! a tenu sa promesse !
Astre chéri ! du haut des parvis éternels,
Les rayons ont glissé sur ma pâle jeunesse,
Aussi doux que jadis ses baisers maternels.

Comme un phare allumé dans une nuit obscure,
Son flambeau protecteur m'éclairait en tous lieux ;
Sous un dais étoilé quand dormait la nature,
Souvent pour me bercer elle fuyait les cieux !

Partout je ressentais sa céleste présence ;
De mille songes d'or entourant mon sommeil,

Comme aux jours embaumés de ma paisible, enfance,
Elle semait de fleurs mes heures de réveil.

Si parfois un oiseau, m'effleurant de son aile,
Arrêtait près de moi son vol aventureux,
Ma tête s'inclinait je m'écriais : c'est elle !
Et je croyais sentir ses doigts dans mes cheveux !

Dans le parfum léger des iris de la plaine,
Dans la feuille de saule où le vent tremblottait,
Dans le bruit sans échos des ailes du phalène,
Dans le nuage errant que l'onde reflétait ;

Je devinais sa voix qui me disait, "espère!"
Et quand j'eus bien pleuré sur mon triste destin
C'est elle, mon enfant, qui m'envoya ton père
Pour parer mon midi des roses du matin.

Oh ! ma rêveuse Emma ! lorsque tu vins au monde,
Sans doute elle priait aux pieds du Tout-Puissant.
Tes yeux noirs et brillants, ta chevelure blonde,
L'éclatante fraîcheur de ton front innocent,

Tu les dois à ses vœux . . . . Aime-la bien, ma fille.
Et la Vierge qui règne au palais de l'azur,
Ne voilera jamais cette étoile qui brille
Dans ton ciel de quinze ans, si serein et si pur !

Sois bonne fille, Emma, tu seras bonne mère ;
Tu verras qu'ici-bas le bonheur le plus doux,
Le seul qui ne soit point une ombre passagère,
C'est d'aimer ses enfants et chérir son époux.

Mais le jour en fuyant rembrunit la vallée ;
Le soleil s'est couvert d'un grand rideau de feu ;
Prions. . . oh! la prière auprès d'un mausolée
Est l'encens le plus saint qu'on puisse offrir à Dieu.

Elise Moreau.

LE SILENCE.

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage :
Le silence est l'esprit des sots
Et l'une des vertus du sage.
Bonnard.

A L'OCCASION DU MARIAGE DE MADAME ALEXANDRINE P....

Combien ! j'aurais voulu, citoyens d'Ibérie,
Dans vos champs parfumés butiner quelques fleurs ;
Ou voguant vers Paphos, cinglant vers Idalie,
Des Myrthes de ces lieux faire couler les pleurs,
Pour former d'un bouquet le riant assemblage,
Des pays étrangers nous sommes les sujets ;
Des vertus, des attraits, la séduisante image ;
Les lys ont déserté nos jardins nos guérets,
La rose ne croit plus aux champs de la Provence,
L'immortelle a séché aux monts de l'Etrurie,
Et l'incessant hiver aux bords de la Durance,
A renfermé la fleur dans la tige flétrie.
Eh bien ! puisque en ces lieux, la nature impuissante
Ne peut d'une guirlande me fournir les liens,
J'exalterai ton nom, épouse intéressante !
Et chante Alexandrine en vers Alexandrins :
Que vos ans soient sereins comme votre belle âme,
Que les joies de l'hymen inondent votre cœur ;
Que les vœux accomplis de cet Epitalame,
Soient des jours de plaisirs et des ans de bonheur !

Tant que l'abeille au retour de l'aurore
Ira cueillir le miel au sein des fleurs,
Tendres époux, autant et plus encore,
Vous recevrez l'hommage de nos cœurs.
L. C.

A UN PETIT OISEAU

QUI DEMANDE SA LIBERTÉ.

Petit oiseau, quelle folie
A troublé ta franche gaîté ?
Pour crier ainsi *Liberté*,
Dis moi donc : la philosophie,
Qui dérange plus d'un cerveau,
Jusqu'à la cage d'un moineau
Porte-t-elle sa voix impie ?
Ah ! vraiment, petit insensé
Il faut que je vous apostrophe :
Le titre d'oiseau philosophe
Flatte votre orgueil abusé ! . . .
Des airs parcourez donc la plaine
Allez d'une aile libre et vaine
Du climat froid au climat chaud ;
Et volez bas, et volez haut ;
Et d'un regard philosophique
Sur le sommet d'un cédre antique
Découvrant le vaste univers,
De votre bec aux doux concerts,
Charmez les échos des bocages...
C'est alors que dans vos ramages
Inspirés par la volupté,
S'entendra le mot *Liberté !*
Liberté !... Le bruit que vous faites
Trouble la paix des alentours ;
Pour jouir de vos chansonnettes,
Pinsons, rossignols, alouettes,
Ont quitté leurs douces retraites . . . .
Mais le plus joli des vautours,
Sans vous laisser finir la strophe,
Quoique vous soyez philosophe,
Croquera votre majesté . . . .
Criez donc après : *Liberté* . . .
Je te vois tout épouvanté ;

L'avenir te remplit de crainte ;
J'entends échapper une plainte
De ton harmonieux gosier !
Rassure-toi dans cette enceinte
Ne peut pénétrer l'Aigle altier.
Écoute la voix de ton maître ;
Tes chants y gagneront peut-être.
Ton plumage s'est agité....
Petit ami, voilà ta cage ;
Reviens trouver, dans ton ménage,
Repos, plaisir et sûreté.
Crois moi : mieux vaut doux esclavage
Que dangereuse liberté.

Lévi.

LE MARIAGE A LA MODE.

(DIALOGUE.)

Mariez-vous.—J'aime à vivre garçon.
J'aurais pourtant un parti—Le ciel m'en garde !
Tout doux ! peut-être il vous plaira.—Chanson !
Quinze ans.—Tant pis !—Fille d'esprit.—Bavarde !
Sage.—Grimace !—Et belle.—Autre danger !
Grand nom.—Orgueil !—Le cœur tendre.—Jalouse !
Des talents.—Trop pour me faire enrager !
Et par de là cent mille écus.—J'épouse.

Masson de Morvilliers.

LEAR.

"Blows winds and crack your cheeks."
(*Imitation de Shakespeare.*)

Souflez, vents orageux : mugis sombre tempête ;
Cataractes des cieux, que rien ne vous arrête !

Fleuves, sources, torrents, débordez à la fois,
Inondez nos cités, engloutissez nos toits !
Et vous, feux sulphureux, plus prompts que la pensée,
Frappez ces cheveux blancs, cette tête glacée,
Pourvu qu'un même coup détruise avec éclat
Ces principes féconds, germes de l'homme ingrat !
Grondez, noirs ouragans, redoublez vos efforts,
De ma débile vie usez tous les ressorts !
Des célestes fléaux redoutables familles,
Grèles, foudres, éclairs, vous n'êtes point mes filles,
Je n'ai point entre vous partagé mes États
Et l'amour paternel ne vous fit point ingrats !
Venez, je me soumets à vos fureurs sinistres !
Mais non, de mes enfants vils et lâches ministres,
De ces perfides cœurs vous servez les desseins ;
Ah ! pourquoi leur prêter vos secours assassins
Contre un faible vieillard, et du haut de la nue.
Assaillir sans pitié sa tête chauve et nue.

Mme. A. Tastu.

LE CATHOLICISME.

"Il s'en va dites vous, il s'en va d'heure en heure,
Ce culte délaissé que le vulgaire pleure,
Il s'en va tont chargé de risée et d'affront :
Encore un peu de jours et malgré vos présages,
Le vieux géant, battu par le bélier des âges,
Touchera la terre du front.
Il tombe à chaque instant, c'est un fantôme, une ombre."
—Erreur ! .. Oubliez-vous que des combats sans nombre
Furent les premiers jeux de ce roi profané ;
Qu'il eut pour piédestal un amas de victimes,
Et que le sang d'un Dieu, coulant à flots sublimes,
Le fortifia nouveau-né ?

Ignorez-vous qu'il peut sous l'œil du divin maître,
S'envelopper dans l'ombre ou du moins le paraître,

Pour apprendre à nos cœurs à discerner le jour ? . . .
Avez-vous oublié sa lutte dans l'orage ?
Avez-vous oublié que le cris de l'outrage
Multipliait l'hymne d'amour ?

Oh ! respectez celui que l'immensité nomme :
L'arbuste devient arbre et l'enfant se fait homme ;
Ainsi du Christ :—Sa loi n'a rien de limité,
Elle parait languir, elle souffre, qu'importe
Cette fièvre d'un jour d'où jaillira plus forte
Sa glorieuse puberté ?

Attendez, et le Christ va se montrer encore.
—Tel, quand l'Egypte voit, sous un ciel qui dévore,
Bruler et dépérir ses campagnes sans eaux,
Le Nil s'éveille enfin, le vieux Nil rompt sa chaine,
Accourt d'un bond, et jette au hasard sur la plaine
La fécondité de ses flots !

Edouard Turquety.

BON MOT DE CATON.

Autrefois un Romian s'en vint fort affligé
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avait été rongé,
Chose qui lui semblait tout à fait effrayante :
Mon ami, dit Caton : reprenez vos esprits ;
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
Mais si votre soulier eût mangé les souris,
Ç'aurait été, sans doute un prodige effroyable.

Baraton.

LES FANTÔMES.

Hélas ! que j'en ai vu mourir, de jeunes filles :
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants ;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide,
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

Que j'en ai vu mourir ! l'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et comme en s'envolant l'oiseau courbe sa branche
Son âme avait brisé son corps.

Une pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient ;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre ;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes, que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par leurs printemps.

Quoi, mortes ! quoi déjà, sous la pierre couchées !
Quoi ! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix !
Tant de flambeaux éteints ! tant de fleurs arrachées...
Oh ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois !

Deux fantômes ! c'est-là que je rêve dans l'ombre!
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre ;
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.
Visions ineffable où je suis mort comme elles,
Elles vivantes comme moi !

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois ! je les vois ! elles me disent : Viens !
Puis autour d'un tombeau dancent entrélacées ;
Puis s'en vont lentement par degrés éclipsées !
Alors je songe et me souviens....

Une surtout : un ange, une jeune Espagnole,
Blanches mains, sein gonflé des soupirs innocents,
Un œil noir ou luisait des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraiche auréole
Qui couronne un front de quinze ans !

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte : pour elle,
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats ;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;
Quand tous en la voyant s'écriaient : Qu'elle est belle !
Nul ne le lui disait tout-bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine une blanche nuée
Dance autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal ! quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, musiciens, danceurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire a son chevet.

Puis c'était des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles,
Des fleurs, à parer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soieuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille ;
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant ! nous l'admirions dans nos tristes loisirs ;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,

Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous nos pieds !

Mais, hélas ! il fallait quand l'heure était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin,
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le soufle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu parure, et danse, et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais, la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée !
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en dieuil,
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encore prête :
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau !
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

Sa pauvre mère ! hélas ! de son sort ignorante,
Avait mis tant d'amour sur ce frèle roseau,
Et si longtemps veillé son enfance souffrante ;
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau !

A quoi bon ! maintenant la jeune trépassée
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort ; et si, dans la tombe ou nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit : il est temps !
Et glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Passe les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveaux longs et flottants.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au cœur aérien dans l'ombre voltigeant ;
Et sur l'horízon gris la lune large et pâle
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un réflet d'opâle
Le nuage aux franges d'argent.

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles ! joyeuses et d'une main ravie,
Elle allait moissonant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour !

La pauvre enfant de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs ;
Mais qu'elle a passé vite, hélas ! l'infortunée
Ainsi qu' Ophelia par le fleuve entrainée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

Victor Hugo.

LE PAPILLON

ALLÉGORIE.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'énivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes.
S'envoler comme un soufle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

Alphonse de Lamartine.

LE PARASITE CONGÉDIÉ.

Du monde ayant mal fait l'étude,
Le Chevalier de B—— contracta l'habitude,
De diner tous les jours dans la même maison,
Chez d'honnêtes bourgeois de moyenne fortune.
A la table desquels sa visite importune,
Au bout de quinze jours, devint hors de saison.
On le lui fit sentir autant qu'il fut possible
Sans cependant lui faire affront ;
Mais, conservant le même front,
A tous les quolibets se montrant insensible,
Chez ses Amphitryons, seul ou devant témoins,
Notre homme n'en dinait pas moins.
Suzon, tout à la foi honnête chambrière,
Et gouvernante et cuisinière,
Lui disait chaque jour, avec son bon sens :
"Monsieur le chevalier, mes maîtres sont absents."
"C'est égal," répondait l'entêté parasite,
"A leur petit Fanfan, je vais rendre visite....
"Et toi même, Suzon, comment cela va-t-il ?"
"Hein ! pas très mal, je crois."... "Ou bien, adroit, subtil,
Et sachant braver tout scrupule,
Il disait dans son vil caquet :
"Je vais dans le salon parler au perroquet ;"
Ou bien : "Je vais régler ma montre à la pendule."
Et la pauvre fille crédule,
N'osant pas trop d'ailleurs brusquer le chevalier,
De peur de se rendre blâmable,
Dans le salon feignait de l'oublier,
En attendant que l'on se mît à table.
Au maître, enfin, ce manège déplut,
Il consègna l'intriguant à la porte,
Et surmonna Suzon de telle sorte,
Que, quand le lendemain le dineur accourut,
Suzon, qui le guettait postée à sa fenêtre,
Lui cria dans la rue, en le voyant paraître :

"Monsieur lo chevalier, retournez sur vos pas ;
Mes maîtres sont sortis, monsieur Fanfan sommeille,
Le perroquet est mort, je me porte à merveille,
Et la pendule ne va pas."

LE PETIT MENTEUR.

Venez bien près, plus près ; qu'on ne puisse m'entendre
Un bruit vole sur vous ; mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste, elle vous est si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur !
Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne
Vous faites le plaintif. Vous trainez votre voix,
Et vous criez très haut : "Eh ! ma bonne ! ma bonne !"
L'écho qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir.
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant ! vous avez ri ! Quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes ?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes ;
J'irais ... Ne pleurez pas : causons avant d'agir.
Ecoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime ;
Je rougis de vous voir rougir.
"Au loup ! au loup ! à moi ! criait un jeune pâtre,
Et les bergers entr'eux suspendaient leurs discours.
Trompés par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens tout volait au secours !
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire ; il se croyait bien fin :
"Je suis loup," disait-il, ... mais attendez la fin.

Un jour que les bergers au fond de la vallée,
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée,
" Au loup ! au loup ! à moi !" dit le jeune garçon,
" Au loup ! " répéta-t-il d'une voix lamentable,
Personne ne quitta la danse ni la table.
" Il est loup," dirent-ils, à d'autres la leçon.

Et cependant le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis,
Et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle
Il lui montrait ses dents et rompait ses habits;
Et le pauvre menteur élevant ses prières,
Ne troublait que l'écho ; ses cris n'amenaient rien ;
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères ;
" Et quoi ! pas un ami," dit-il, " pas même un chien!"

On ajoute, et vraiment c'est pitié de la croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants ;
Et quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants !
" Il ne ment pas, dit-on, il saigne, il tremble, il pleure
Quoi c'est donc vrai, Colas ! (il s'appelait Colas).
Nous avons bien ri tout-à-l'heure,
Et la brebis est morte ; elle est mangée ! Hélas !"

On le plaignit. Un rustre insensible à ses larmes
Lui dit : " Tu fus menteur, tu trompas notre effroi ;
Or s'il m'avait trompé, le menteur fût-il roi,
Me crirait vainement : aux armes ! . . ."

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, vous mentez !
Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère ;
Car on ne ment pas à sa mère

Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie !
Que ferons nous alors ? . . . Oh ! ne vous cachez pas,
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie . . .
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon.
Allez petit chéri, ne trompez plus personne ;
Soyez sage, aimez Dieu ; je crois qu'il vous pardonne,
Il est père ! il est bon !

Mme. Desbordes-Valmore

BONTÉ DE L'HOMME.

Si vous êtes dans la détresse ;
O mes amis cachez le bien ;
Car l'homme est bon et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

Hoffman.

ONZE VERS.

Si vous ne m'aimez pas bornez là vos rigueurs.
L'oiseau qui chante au bord de sa maison de mousse,
Ne chante pas pour moi son idylle si douce.
Les fleurs qui dans les airs exhalent leurs odeurs,
Ne s'inquiètent pas si j'aime ou non les fleurs.
Le riche ciel d'azur, cette splendide tente,
Ne semble pas me rendre un amour mutuel.
—Eh bien ! ne m'aimez pas, mais laissez moi méchante
Aimer et votre soufle, et votre voix vibrante,
Comme j'aime la fleur, comme l'oiseau qui chante
Et le bleu de vos yeux comme le bleu du ciel.

Alphonse Karr.

ENFANTINE.

Que de brillantes fleurs tu cueilles,
En suivant les sentiers des bois !
Leurs tiges et leurs mille feuilles
Se pressent dans tes petits doigts.
Sur les gazons verts des allées,
Sais-tu qui répand ces bouquets ?
Et dans le bois, dans ces vallées,
Te sème de si beaux jouets ?

Celui qui fait toutes ces choses,
C'est Dieu. De son palais du ciel,
C'est lui qui nuance les roses ;
Et donne aux abeilles leur miel ;
C'est lui qui fait croître la plume
De tes serins au faible essor,
A l' oranger qui te parfume
C'est lui qui suspend des fruits d'or,

C'est lui, toujours lui qui t'envoíe
Les bleuets semés dans les blés,
Qui donne au ver sa longue soie,
Au rossignol ses chants perlés.
C'est lui qui fait le corps si frêle
Des papillons frais et jolis,
Et qui pose encor sur leur aile
Ces points de nacre et de rubis,

Son ciel est tout plein de merveilles.
Là, sont des vierges, blanches sœurs ;
Qui volent comme des abeilles,
Des saints aux manteaux de vapeurs.
Des voix qui chantent des louanges,
Des bienheureux, que sais-je moi ?
De purs esprits, de jolis anges
Tous petits enfants comme toi.

Mais eux du moins ils sont dociles,
On obéit au paradis :
Leurs jeux sont chéris et tranquilles ;
Si jamais des larmes, des cris,
Troublaient la divine demeure,
Parmi les grands saints, on dirait,
Chassez-nous cet enfant qui pleure,
Et le bon Dieu se fâcherait.

Tu sais bien ta petite amie,
Elle est comme eux près du Seigneur ;
Sitôt après s'être endormie
Elle a fui comme une vapeur,
Plus loin que le soleil qui brille,
Que la lune, que les éclairs,
Que la planète qui scintille,
Que l'arc-en-ciel qui peint les airs.

Parmi ses compagnes nouvelles
Elle est bienheureuse à présent !
Ainsi qu'un ange elle a des ailes,
Puis une auréole d'argent.
Et parfois quand elle est bien sage
Le bon Dieu lui permet encor
D'aller jouer dans un nuage
Ou bien dans une étoile d'or.

L'enfant obéissant comme elle
En mourant s'envole dans l'air ;
Mais il tombe s'il est rebelle
Chez les hommes noirs de l'enfer.
Là, d'un ton rude, on le commande,
S'il veut jouer, on le punit.
La leçon qu'on donne est si grande
Que jamais il ne la finit.

Tu frémis, n'est-ce-pas ? prends garde
Sois bien sage, car c'est affreux.

Obéis-moi ; Dieu te regarde ;
Les saints et les vierges des cieux,
Dans un nuage qui les voile,
Quand tu pleures, viennent te voir ;
Et je sais que dans chaque étoile,
Des anges se cachent le soir.

Mme. Anaïs Ségalas.

IDYLLE À LA VIOLETTE.

O Fille du printemps! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.

Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.

Mais ne redoute pas cette main généreuse :
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur ;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.

Ah ! comme ton parfum, dont la suave odeur
S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes !
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !

Timide comme toi, je veux dans ma retraite
Et dans l'oubli passer mes jours ;
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète ?

Simple en mes goûts, des paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite ;

Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.

L'avenir m'oubliera ; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant ce monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.

Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver, et soupirer ces vers,
Qui ne doivent rien à l'étude.

Mme. la Contesse d'Hautpoul.

LE DÉPART POUR LA SYRIE.

Partant pour la Syrie
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits :
"Faites, reine immortelle,"
Lui dit-il en partant ;
"Que j'aime la plus belle
Et sois la plus vaillant."

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Au noble vœu fidèle
Il dit en combattant :
"Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant."

On lui doit la victoire.
"Vraiment," dit le seigneur ;

"Puisque tu fais ma gloire
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant;
Car elle est la plus belle
Et toi le plus vaillant."

A l'hôtel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant;
"Amour à la plus belle
Honneur au plus vaillant."

La reine Hortense.

LE BAL.

Que le bal est joyeux! Vois ces nombreux quadrilles;
Le plaisir fait briller les yeux des jeunes filles,
Anime tous les pas, rit dans toutes les fleurs,
Partout, frais papillon, il vole et se repose,
Et pare la danseuse, à la peau blanche et rose,
De ses plus riantes couleurs.

Vois ces jeunes beautés, aux tailles élancées,
Confondant au hasard leurs parures froissées,
Dès que l'archet frémit, prendre un folâtre élan:
Leur bonheur enfantin, frêle et léger comme elles,
Est dans les airs d'un bal, dans leurs gazes nouvelles,
Dans les nuances d'un ruban.

Les vois-tu, le front ceint d'un millier d'étincelles,
Sourire à ces miroirs qui les montrent si belles,
Puis, dans un cercle étroit où la foule survient,

Former les pas divers de leur danse rapide,
Pesant sur le parquet comme un oiseau timide
Sur la branche qui le soutient?

Mais l'orchestre se tait, ses cordes sont muettes;
Chacune accourt alors vers les riches banquettes,
Fait un léger salut et quitte son danseur;
Puis implore un peu d'air de l'évantail docile
Qui s'agite semblable à la feuille mobile
Qu'on voit frémir près d'une fleur.

Le salon resplendit de leurs pierres brillantes,
Qui pendent en colliers, en croix étincelantes,
Ou tremblent à l'oreille en mobiles faisceaux.
Sur leurs fronts délicats, l'œil satisfait admire
Ces bouquets toujours frais, qui jamais n'ont vu luire
D'autres soleils que des flambeaux.

Ce bal, ces ornements dans leurs cheveux d'ébéne;
Ces bijoux, les ont fait rêver une semaine;
Pour elles tout est joie, espoir ou souvenir;
Leur vie est un riant parterre, où chaque aurore,
Qui brille à l'horizon, sous leurs mains fait éclore
Une fleur nouvelle à cueillir.

Mais l'orchestre résonne, et leur troupe s'envole.
Entends-tu l'air bruyant de cette danse folle,
Qui bondit si joyeuse et dans ses tours adroits
Traverse les salons au gré de son caprice,
S'élance, fuit, revient, et court, et vole, et glisse,
Et tourne sans ordre et sans lois?

Oh! ces danses, ces jeux, cette fête ont des charmes.
Malgré ses longs ennuis, ses chagrins et ses larmes,
La vie a des instants qui sont bien doux encor:
Le temps, pour consoler l'homme qui souffre et pleure,
Au sable qui s'écoule et nous mesure l'heure,
Mêle parfois quelques grains d'or.

Epuisons les plaisirs de cette nuit folâtre!
Mais un rayon furtif, à la lueur blanchâtre;
Effleure le parquet et les rideaux soyeux;
Tout effrayés du jour, les quadrilles finissent,
Des flambeaux éclatants les lumières pâlissent,
Comme les étoiles aux cieux.

Il faut partir! déjà nos jeunes élégantes
Fixent sur leurs cous blancs les écharpes flottantes;
Puis, jetant tristement un coup-d'œil aux miroirs,
Posent les schals épais sur les fraiches parures
Et les amples manteaux tous couverts de rayures
Avec les boas longs et noirs.

Nous allons le quitter ce bal, mais son image
Va nous suivre du moins, comme dans un nuage.
Ces rapides beautés, ces danseurs passagers,
Pendant notre sommeil fécond en doux mensonges
Riant et voltigeant vont passer dans nos songes,
Comme des fantômes légers.

Mme. Anaïs Ségalas.

LA PETITE MARGUERITE.

Toi qui de l'innocence
As toute la fraîcheur,
Délices de l'enfance,
Dont tu sembles la sœur,
Marguerite fleurie,
Honneur de nos vallons,
Comme dans la prairie,
Brille dans mes chansons.

Quand tu renouvelles
Au retour des zéphyrs,
Combien tu me rappelles
De touchants souvenirs!

Fleur aimable et champêtre,
 Mes premières amours,
Que ne vois-je renaître
 Avec toi mes beaux jours!

Des mains de la nature
 Echappée au hasard,
Tu fleuris sans culture,
 Et tu brille sans art.
Telle qu'une bergère
 Oubliant ses appas,
Sans apprêts tu sais plaire
 Et ne t'en doutes pas.

Souvent la pastourelle,
 Loin de son jeune amant,
Se dit : M'est-il fidèle ?
 Reviendra-t-il constant ?...
Tremblante elle te cueille ;
 Sous son doigt incertain,
L'oracle qui s'effeuille
 Révèle son destin.

Ton sein, que la froidure
 Empêchait de s'ouvrir,
Lorsque le ciel s'épure,
 Aime à s'épanouir.
Ainsi l'aimable enfance
 Qu'intimide un censeur,
Aux yeux de l'indulgence
 Ouvre son jeune cœur.

Loin des prés solitaires
 Étalant ses attraits,
Ta sœur dans nos parterres
 Va briguer des succès :

L'éclat d'un vain suffrage
Flatte sa vanité ;
Mais un stérile hommage
Vaut-il l'obscurité ?

Tel souvent pour la ville
Un jeune ambitieux
Fuit le champêtre asile
Qu'habitaient ses aieux ;
L'insensé ! pour partage,
Aux pieds de la grandeur
Il trouve l'esclavage,
En perdant le bonheur.

Crois moi : jamais n'envie
De plus brillants destins :
Fille de la prairie,
Fuis toujours les jardins ;
Songe que l'on préfère
Dans ses humbles atours,
La naïve bergère
Aux sultanes des cours.

C. Dubos.

LE PETIT SAVOYARD À PARIS.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit, je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

Ou m'a dis qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines.
Hé bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites moi gagner mon salaire ;
Où me faut-il courir ? Dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; hé bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, Il fuit ;
Il court dans une fête (et j'entends le bruit).
Finir son heureuse journée,
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure :
" Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi."
Hélas ! et, ton petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Et ! que sert d'espérer ? . . . que puis-je attendre enfin ?
J'avais une marmotte, elle est mort de faim !

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsque une douce voix, à travers la tempête
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

" Qu'il vienne à nous celui qui pleure, "
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
" L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil récueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Guiraud.

LA FEUILLE.

"De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée
Ou vas-tu ?" "Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon,
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où vas toute chose
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier."

Arnault.

LE CHAMP DE BATAILLE.

La trompette a jeté le signal des alarmes,
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts ;

Et sur des flancs épais, des légions mortelles.
S'étendent, tout à coup, comme deux sombres ailes.
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchand comme un seul homme au devant du trépas.

Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les champs rivaux flottant à plis mouvants,

Tantôt semblent, enflés d'un soufle de victoire,
Vouloir voler d'eux même au devant de la gloire.
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, est frappe en siflant comme un soufle de mort ;

Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer déchirant le vallon
A côté du sillon creuse un autre sillon ;

Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couchent dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.

Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards....

La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tont entier ; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,

Et se traînant encor sur la terre hnmectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensenglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi,
Fut envain, emporté dans les bras d'un ami :

Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair;

Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort:

Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang

Des coursiers, et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères;
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères,
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours.

Que de larmes, sans fin, sur eux vont se répandre,
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre;
Avant qu'avec douleur la terre est reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!

Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible:
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;

Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera, sous des fleurs, leurs pâles ossements!

A. de Lamartine.

LA PRISONNIÈRE,

Platon l'a dit : l'âme est captive
Dans ce corps brut, obscur séjour,
Prison véritable où n'arrive
Que lentement l'éclat du jour.
Cette âme, en qui tout est mystère,
Souffrant du froid, souffrant du chaud.
Quand l'édifice sort de terre,
Sommeille au fond d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre,
Nature tente un sourd travail,
Et fait poindre dans ce lieu sombre
Le jour douteux d'un soupirail.
A la lueur qui vient d'éclore,
Se créant un vaste horizon,
La pauvre âme longtemps encore
Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin souvre une fenêtre ;
Elle s'y cramponne en riant.
Salut printemps qui vient de naître
Tout brille aux feux de l'Orient.
Ces bois si verts, ces eaux si belles,
Ces monts géants, l'homme en est roi.
Toutes ces fleurs pour moi sont elles ?
Tous ces fruits seront-ils pour moi ?

De la prison, d'abord si noire,
Le faîte devient radieux.
L'âme en fait un observatoire,
Et de là plonge dans les cieux.
Tant d'astres soulèvent les voiles
Du Dieu qui leur trace un chemin ;
Je me nois en ces flots d'étoiles :
Dieu puissant tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme ;
Déjà le ciel s'est obscurci.
L'observatoire alors se ferme,
Hélas ! et sa fenêtre aussi.
Quelque rayon, qui meurt bien vite,
Frappe encore les murs délabrés ;
Puis du cachot, son promier gîte.
L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi pour la foule
A l'âge de caducité.
Mais enfin la prison s'écroule ;
L'âme s'envole en liberté.
De nouveaux fers Dieu la préserve !
Et j'ajoute à mon oraison :
Faites, mon Dieu, qu'elle conserve
Le souvenir de sa prison.

Béranger.

ADIEU PARIS!

Paris m'a crié : " Reviens vite ;
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter ou crains l'oubli."
Paris, laisse mon nom périr ;
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire,
Ici l'écho me dit tout bas :
"Ne t'en vas pas."

Béranger.

SON NOM.

ODE.

Le parfum d'un lys pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'aflige et console,
L'adieu mystérieux de l'heure qui s'envole,
Le doux bruit d'un baiser d'amour,

L'écharpe aux sept coleurs que l'orage en la nue
Laisse, comme un trophée, au soleil triomphant,
L'accent inespéré d'une voix reconnue,
Le veu le plus secret d'une vierge ingénue,
Le premier rève d'un enfant.

Le chant d'un cœur lointain, le souper qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memmon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore, ...
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom !

Prononce-le tout bas, ainsi qu'une prière !
Mais que dans tous nos chants il résonne à la fois !
Qu'il soit du temple obscur la secrète lumière !
Qu'il soit le mot sacré qu'au fond du sanctuaire
Redit toujours la même voix !

O mes amis, avant qu'en paroles de flamme,
Ma muse, égarant son essort,
Ose aux noms profanés, qu'un vain orgueil proclame,
Mêler ce chaste nom, que l'amour dans mon âme
A caché, comme un saint trésor.

Il faudra que le chant de mes hymnes fidèles
Soit oomme un de ces chants qu'on écoute à genoux;
Et que l'air soit ému de leur voix solennelles,
Comme si secouant ses invincibles ailes,
Un ange passait près de nous !

Victor Hugo.

LE RUISSEAU.

IDYLLE.

Joli ruisseau ! que mes années
Ont de rapport avec ton cours !
Sous de semblables destinées
S'écoulent tes eaux et mes jours.

Tu rencontres, dans tes voyages,
Des champs féconds, de frais bocages,
Et des bords . . . chéris du berger ;
Quelquefois des plages désertes,
Des ronces, d'épines couvertes,
Où l'homme craint de s'engager.
Joli ruisseau, etc.

Jusqu'à midi de leurs haleines
Les vents d'été brûlent nos plaines,
Tu désaltères nos troupeaux ;
Mais, pour prix de ta bienfaisance,
Souvent leur ingrate imprudence
D'un noir limon couvre tes eaux.
Joli ruisseau, etc.

Une roche aride et sauvage
Parfois s'élève à ton passage,
Et voudrait suspendre ton cours ;
Laissant une lutte inutile,
Tu poursuis ta course fertile
En prenant de légers détours.
Joli ruisseau, etc.

Crains ce fleuve qui, de son onde,
Dans le sein de la mer profonde
Porte les superbes tributs.
Loin de son passage rapide,
Fuis, ruisseau modeste et timide.
Si tu t'approches tu n'es plus.
Joli ruisseau, etc.

Ah ! vois, son faste, sans envie ;
En vain sa vague enorgueillie
Insulte à ton obscurité :
Il porte le luxe en nos villes ;
Dans nos champs tes dons plus utiles
Répandent la fécondité.
Joli ruisseau, etc.

Loin des jardins de l'opulence,
Tu promènes ton inconstance,
Sur un lit pur bordé de fleurs;
Dans le marbre ton eau captive
Sans doute eût regretté sa rive,
Son sable d'or et ses erreurs.
Joli ruisseau, etc.

Longtemps dans ta course inégale
Eludant la pente fatale,
Tu fuis et reviens à ton tour;
Mais enfin ton onde limpide
Tombe dans l'Océan avide,
Où tu disparais sans retour.
Joli ruisseau! que mes années
Ont de rapport avec ton cours!
Sous de semblables destinées
S'écoulent tes eaux et mes jours.

C. Dubos.

LES NARRATEURS FATIGANTS.

J'ai vu parfois, et j'en frémis encore,
Dans un salon à me suivre obstinés,
Deux narrateurs, deux fléaux déchaînés,
Au long babil, à l'organe sonore.
Dabord, nourri de siéges, de combats,
Le triste Orgon qui s'attache à mes pas
Va se trainer de victoire en victoire,
De place en place, et citer et dater
De nos guerriers la merveilleuse histoire.
Malheur à ceux qu'il prend soin de vanter!
L'impertinent ferait haïr leur gloire,
De noms fameux il charge ses récits,
Et je crois voir le pâtre de la Grèce,
D'un sol heureux profanant la richesse,
Pour se bâtir de rustiques abris,
Du Parthénon mutiler les débris.

Je veux le fuir ; mais Durimon m'arrête,
Et disputant la palme à son rival,
Pour remplacer l'éteruelle gazette,
D'un long voyage apporte le journal ;
De son savoir il m'obsède et m'assomme :
Pour mon supplice il arrive de Rome.
C'est vainement que je crois l'éviter
Ou détourner l'entretien qui me glace ;
Mon voyageur ne saurait me quitter
Qu' avec scrupule il n'ait de chaque place,
La toise en main, calculé tout l'espace ;
Du Vatican il remonte aux remparts,
Va, court, revient des autels du dieu Mars
Aux saints autels de la Rome chrétienne,
Et m'entrainant sur la voie Appienne
Me plonge enfin dans les bains des Césars.

Mme. Vannox.

REPROCHES DE MARIE STUART À ÉLISABETH.

"Par où commencerai-je? Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?

Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser!
Émousse tous les traits qui pourraient la blesser!
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin, j'étais venue ;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,

Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite ;
Enfin, n'en parlons plus qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entrainée ;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas ;
Un esprit de l'abîme envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a, du glaive, armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.
J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez ; dites mes torts : je veux vous satisfaire.
Ah ! que ne m'avez-vous dès l'abord accordé
L'entretien par mes vœux si longtemps demandé !
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Una telle entrevue et dans un lieu semblable."

P. Le Brun.

LA JOURNÉE D'UNE FEMME À LA MODE.

Lise ! quelle heure est-il ? ma montre est dérangée :
A force de sonner mon bras est engourdi.
Lise, où donc étiez-vous ? Madame, il est midi.
—Si matin ? Tout le jour je vais être changée,
Quel bruit affreux l'on fait à présent dans, l'hôtel !
Avez-vous envoyé demander ma fourrure ?
Avez-vous commandé mon béret bleu-de-ciel ?
Et mon chapeau jonquille a-t-il bonne tournure ?
A-t-on enfin trouvé mon petit éventail ?
J'y tiens, vous le savez : il est d'un beau travail.
Parlez donc, répondez ? Apropos, et ma lettre,
Au docteur ce matin l'avez vous fait remettre ?

Vous a-t-il répondu qu'il viendrait aujourd'hui ?
—Je l'avais dit, Madame, il n'était pas chez lui.
—Lise, c'est désolant, j'ai vraiment la migraine.
—Mais au teint de Madame on le dirait à peine.
—Eh quoi ! pas de pâleur ? il me semblait souffrir ;
Je me sens un peu mieux, mais je n'ai que le souffle
Constamment je me plains : j'aurais peur de mourir ;
A vingt ans, c'est trop tôt ! Donnez-moi ma pantoufle ;
Chaussez-moi, s'il vous plaît. Fait-il froid ce matin ?
—Madame, il a gelé.—Je n'irai qu'en voiture :
On m'a recommandé d'éviter la froidure.
Je prendrai par raison ma robe de satin. . . . .
On me l'a déjà vue ; une autre plus nouvelle,
Celle de cachemire ira tout aussi bien.
—On n'a pu l'achever.—Vraiment, mademoiselle,
Cela me déplaît fort ! vous ne songez à rien.
Mais comment m'habiller ? comment ? je le répète.
Je suis au désespoir !——Madame a-t-elle pas
Sa robe de Chaly, sa charmante douillette,
Et qui fit tant d'effet ! puis sa robe lilas,
D'autres encor ? d'ailleurs, tout sied bien à madame.
—Lise, ainsi vous croyez que je puis me montrer ?
Mon Dieu ! c'est un ennui pour une jeune femme
De s'occuper toujours hélas ! à se parer !

—" Madame, un bijoutier attend daus l'antichambre."

Vite, faites entrer . . . Ces colliers sont galants :
Vous avez bien mêlé les rubis avec l'ambre,
L'émeraude au corail, la topaze aux brillants.
Ah ! c'est divin, parfait, car personne n'en porte . . .
Je les mettrai ce soir. Mon mari grondera. . . .
Quatorze mille francs ! C'est bien cher, mais qu'importe ?

Après tout, c'est joli : la duchesse en mourra.

—" Madame, désirait sa marchande de mode ;
Elle est là.—C'est fort bien ; qu'elle vienne à l'instant.

Voyons. Que ce bonnet est lourd, est incommode !
Il ne rajeunit pas, et c'est là l'important.
Cachez-le, je vous prie. Essayons autre chose :
Ce toquet polonaise me semble de bon goût ;
Je déteste le vert : il me faudra du rose,
Et changer ce plumet : on en a vu partout :
La marquise en avait ; et tout ce qu'elle porte
Elle sait l'enlaidir.—Madame hier parla
De l'ouvrière en linge.—Eh bien ?—C'est qu'elle est là,
Et depuis bien longtemps.—Mais il faut que je sorte . .

Ces gens sont fatigants ! je ne saurais la voir.
—Madame, elle est bien pauvre, elle nourrit son père

Dans ce moment elle est sans argent, sans espoir . . .
—Qu'elle entre . . Expliquez-vous, j'ai cent choses à faire,

J'ai remis à Madame un ouvrage pressé . . .
Il y a plus d'un mois . . . Je ne sais comment dire . .
Madame comprendra . . . J'ai beaucoup balancé . . ,
Mais j'ai si grand besoin ! Pourquoi vous interdire ?

Il vous est du combien ? Eh quoi ! soixante francs ! . . .
C'est horriblement cher ! vous vous êtes trompée,
—Du matin jusqu'au soir j'y restais occupée.
Madame doit savoir qu'il m'a fallu du temps . . .
—Qu'on la fasse payer, ce débat me harcelle.
—Madame, une autre fois, s'il vous plait—qu'on attelle.
Je ne recevrai plus. Vite, mon nitchoura !
Pressez-vous donc un peu ; mon chapeau, mon boa !"
Alors elle est partie, parée et nonchalante,
Montrant son frais visage aux passants ébahis,
Saluant de la main quelques heureux amis ;
Avec d'autres parfois poliment insolente.

" Ah ! comte ! vous voilà ! montez auprès de moi :
Mais on ne vous vois plus.—Ah ! savez-vous l'histoire ?

. . . .
. . . .

Et mille autres propos. C'était du temps passé.
Du riche la journée est souvent longue et vide :
Mais la voiture allait élégante et rapide,
Et le pauvre en passant était éclaboussé.

Les deux chevaux volaient. Au détour de la rue,
Sur le pied d'un enfant la voiture passa.
La foule en le voyant s'était bientôt accrue :
On poussait de grands cris . . . La dame s'avança,
Au blessé malheureux elle jeta sa bourse,
Dit son adresse, et puis comme une éclair partit.
L'argent ne fait pas tout ; et le pauvre petit,
Hélas ! avait perdu son unique ressource !
Car sa pauvre marmotte était sur le pavé,
Par la roue écrasée ; et l'enfant tout navré,
La serrant sur son cœur, avec pleurs et caresse,
Oubliant sa blessure, il l'appelait sans cesse.
De ces noms d'amitié qui s'échppent du cœur :
" Margot, chère Margot, es-tu donc endormie ?

Tois qui dansais si bien, réveille toi, ma mie ;
Ma compagne, c'est toi, de joie et de douleur ;
Pour toi je n'ai jamais été méchant ni traître
Je t'en prie, oh ! Margot !" Mais Margot ses amours,

N'entendait plus la voix plaintive de son maître ;
Et quand on l'emmena l'enfant pleurait toujours.
Le soir, la grande dame était dans une fête
Et chacun admirait son éclat, sa beauté.
A l'un elle faisait un doux signe de téte,
Disait à l'autre un mot ; ou folle de gaîté,
D'un pas vif et léger, à la valse rapide,
On eût dit un oiseau qui voltige au printemps.
Tour à tour sémillante, ou coquette ou timide,
Elle charmait l'esprit, elle énivrait les sens.
Son collier si brillant reflétait la lumière,
Son front était paré de bijoux éclatants ;
Partout de l'or, des fleurs et des rubans flottants :
Sans contredit, du bal elle était la première.

"Ah ! comte vous voilà ! quel accident affreux !
J'en suis transie encor. Le petit est-il mieux ?
Il sera bien soigné ! J'en suis désespérée !"
Le comte salua, se tournant en profil,
Et distrait répondit : "La chose est réparée,
Et l'enfant guérira. Que ne se rangeait-il ?"

Mme. Janvier.

LE ROI, LE PAYSAN ET L'ERMITE.

Un roi tourmenté d'insomnie
(On m'a dit que ce mal était le mal des rois)
Vit à la chasse un villageois
Etendu dans une prairie,
Qui reposait si doucement,
Et dormait si profondément,
Que du triste monarque il excita l'envie.
Au même endroit un ermite passait,
Homme sage, et qu'alors partout on respectait.
Faisant peu de sermons, ne prêchant que d'exemple :
De toutes les vertus son cœur était le temple.
Le roi l'arrête, et lui dit : "Homme saint,
De grâce dites-moi pourquoi ce misérable,
Que le malheur poursuit, que la misère accable,
Malgré les maux qu'il souffre, et malgré ceux qu'il craint,
Dort comme un bienheureux, et bien mieux qu'un monarque ?"
"De la paix de son cœur c'est l'infaillible marque,"
Répond l'ermite : "Sire, un pauvre villageois"
Ne condamne personne ; et ne fait point de lois ;
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée ;
Des fautes qu'il commet seul coupable et puni,
Ses chagrins sont l'impôt, la taille, la corvée ;
Il travaille pour vous, et vous veillez pour lui.
De plaisirs et de maux, ce consolant partage
D'un Dieu juste et clément est l'immortel ouvrage.
Vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux ;

Vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Rois qui nous gouvernez, portez mieux vos couronnes ;
Que les honnêtes gens soient vos seuls favoris ;
Et pour mieux dormir dans vos lits,
Dormez un peu moins sur vos trônes."
Ainsi parla l'ermite, et le roi furieux
Le fit punir, et n'en dormit pas mieux.

Ségur.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Non, l'âme ne meurt point. Ah ! l'Etre tout-puissant,
Qui grava dans nos cœurs cette horreur du néant,
Pourrait-il sans pitié nous y plonger lui-même ?
Le penser est un crime, et le dire un blasphême.
Il existe ce Dieu, vous n' osez en douter,
Méchant ! ignorez-vous qu'il ne peut exister,
Si sur nous sa bonté n'égale sa puissance ?
O de l'éternité chère et noble espérance !
Je me jette en ton sein : ô vous, infortunés,
Aux pénibles travaux, aux mépris condamnés,
Que d'un pain de douleur arrosé de vos larmes ;
Fils de la patience et de la pauvreté,
Consolez-vous, pensez à l'immortalité !
Et vous qui, dans l'ivresse où votre âme si noire,
De leur gémissements composez votre joie,
De ces faibles troupeaux, pasteurs faux et cruels,
Tremblez, tyrans, tremblez, vous êtes immortels !

St. Victor.

LES VŒUX D'UN SAGE.

S'il m'eût été permis d'élire
Entre les dons brillants des dieux ;
L'esprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me suffire ;
Mais tant de gens en ont qui sont si malheureux !
Et puis l'esprit d'un seul n'est souvent qu'un délire,

Et le sage doit choisir mieux.
J'aurais dit au maître des cieux :
Dieu puissant, par qui tout respire,
De vos rares bienfaits de vos dons précieux,
Voilà les seuls que je désire :
Un ami pour me rendre heureux
Et du bon sens pour me conduire.

L'Abbé de Reyrac.

LE SOIR.

Le soir ramène le silence
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne ;
Vient mollement toucher mes yeux.

D'un reflet d'un globe de flamme ;
Charmant rayon que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère ?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage ?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux

Ah ! si c'est vous ombres chéries ?
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux dn jour.

Venez ! . . mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon ;
Elles voilent de doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

LE SANSONNET.

Le commensal d' savetier,
Jaune de bec, noir et gris de plumage,
Et sansonnet de son métier,
Servait de passe-temps à tout le voisinage.

Par un homme de qualité
Qu'avait charmé son caquetage,
Le sansonnet fut acheté.
Il criait, il chantait, ne se sentait pas d'aise
Et croyait chez un grand être mieux que chez Blaise;
Mais il comptait sans Monseigueur.
Celui-ci, vu son haut parage,
Ne pouvant s'occuper des besoins du jaseur,
En donna la garde à son page :
Le page tout entier aux plaisirs de son âge,
Remit sa tâche à l'écuyer ;
L'écuyer, au frotteur ; le frotteur au portier ;
Le portier à la valetaille,
Gens sans pitié, fainéante canaille,
S'embarrassant fort peu que notre sansonnet
Eût ou non ce qu'il lui fallait ;
Tellement que le pauvre hère
Manquait souvent de nécessaire.
Se souvenant alors de son premier état,
Il s'écriait : "Foin de l'éclat !
Hélas ! près de mon ancien maître,
Rien ne manquait à mon bien-être ;
Il était seul pour me chérir,
Pour me soigner, pour me nourrir ;
J'avais de tout en abondance :
Sous son toit régnait l'indigence,
Il eût craint de m'en voir souffrir.
J'ai cent valets dans ce lieu magnifique,
Où j'espérais jouir du plus heureux destin,
Et cependant j'y meurs de faim ! . . .
Ah que ne suis-je encore au fond de ma boutique."

Mon pauvre sansonnet, je suis de votre avis ;
Et je dis avec vous, qu'un nombreux domestique
N'indique pas toujours les gens les mieux servis.
Gauldrée de Boileau.

LE DOUX SOUVENIR DE L'ÉTUDE.

Et l'homme, dont l'étude eût d'abord les amours,
De son premier penchant se ressouvient toujours.
Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,
Tendre et docile encore, en fit l' apprentissage ;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagnons,
L'un par l'autre excités en donnent des leçons ;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empire,
Où c'est l'étude enfin qu'avec l'air on respire !
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant ;
Je travaille, en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand, devant le pupître en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-même étonnés
Que, instant en instant, quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse ! ô plaisirs ! jours passés comme un songe !

Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix,
Qne les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance,
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence,
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux ;
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux,
Sans ennui, sans langueur, sans tristesse importune.
Il n'adresse point ses vœux à la fortune :
Hélas ! que pourrait-il lui demander encor ?
Il porte dans son cœur sa gloire et son trésor.
Pauvre, libre, content, sans soins et sans envie,
Dans un lieu de son choix il jouit de sa vie ;
Et quand le terme vient, il passe sans effort
Du calme de l'étude au calme de la mort.

P. le Brun.

LA SOLITUDE.

IDYLLE.

Trop heureux le mortel qui sait borner ses vœux
A cultiver les champs qu'il tient de ses aïeux !
L'innocente brebis lui donne son laitage ;
Dans le fertile enclos d'un modeste héritage ;
Il voit paître à la fois, ses troupeaux ses coursiers ;
Des amoureux oiseaux les flexibles gosiers
D'agréables concerts charment son ermitage ;
Et l'abeille, toujours laborieuse et sage
S'emprèsse à recueillir le miel de ses rosiers.
Au fond de ses bosquets, sous de vieux alisiers,
Un Delille à la main, libre d'inquétude,
Dans un charmant loisir il se livre à l'étude.
Là sous ses yeux, viennent se réunir
Ses enfants, doux trésor d'un fécond hyménée
Il les voit s'égayer, folâtrer et courir
Près de leur mère fortunée,
Qui voudrait pouvoir retenir
Les rapides instants d'une telle journée
Ainsi dans le bonheur s'écoulent tous ses jours ;
Au pauvre, à ses voisins, il sait se rendre utile ;
Son cœnr n'est occupé que de chastes amours ;
Son corps est toujours sain et son âme est tranquille ;
De noirs chagrins il n'est point dévoré ;
Que son nom s'éteigne sans gloire :
Satisfait de vivre ignoré,
Il cultive pour lui les filles de mémoire ;
Deux mots, et c'est assez pour toute son histoire :
Il vècut juste et fut pleuré.

Aug. de la Bouisse.

AGNÈS PREND LE VOILE.

Le pontife a parlé : dépouillant sa parure,
Et dévoilant aux yeux sa blonde chevelure,
Agnès en livre au fer l'inutile trésor ;
Telle on voit sous la faux tomber la gerbe d'or :

Puis à ses vêtements dont le faste l'obsède,
Du lin religieux l'humilité succède.
Elle s'incline alors devant l'autel sacré
Qui de la terre au ciel est le premier dégré ;
Bientôt un crêpe noir déroulant ses plis sombres,
Sur elle a répandu de formidables ombres,
Et l'enferme vivante ainsi qu'en un tombeau ;
Vers les quatre côtés du terrible rideau
Brillent d'un jour affreux quatre torches funèbres.
Tandis qu'elle est plongée en ces saintes ténèbres,
Le ministre sacré chante l'hymne des morts ;
De lamentables voîx répètent ses accords.
Et des tombeaux poudreux aux voix qui se confondent,
Par un lugubre écho les profondeurs répondent.
Ainsi la crysalide en sa cellule d'or,
Paraissant sommeiller, médite son assor ;
Et lasse de ramper, secrétement dépouille
Ses noirs anneaux couverts du limon qui la souille ;
S'apprête à s'emparer de son éclat futur,
Revêt ses ailes d'or, et de pourpre et d'azur,
Part, vole, et tout-à-coup à la terre ravie,
Rayonne de splendeur, de jeunesse et de vie.
La néophyte ainsi, sous son habit pieux,
S'épure et se prépare à s'envoler aux cieux.
Maîs s'ouvrant tout-à-eoup, le voile horrible tombe,
Et, comme si quittant le séjour de la tombe
Superbe, elle marchait vers l'empire immortel,
D'un pas ferme et rapide elle monte à l'autel ;
Elle y monte au milieu des pompes magnifiques,
Des candelabres d'or, des hymnes séraphiques,
Des festons odorants, des ministres pieux,
Dont l'essaim l'environne et lui promet les cieux ;
Elle entend retentir le murmure qu'envoie.
L'airain qui se balance et résonne avec joie.
Tandis que l'encens fume en ces vases flottants,
Et mêle ses parfums aux parfums du printemps.
Déjà la néophyte à l'autel redoutable
Va prononcer le vœu terrible, irrévocable ;

Quand des cris tout-à-coup dans le temple entendus...
Dieu ! ses enfants chéris à son amour rendus
S'élancent dans ses bras, guidés par Isembure ;
Pour conserver au monde une vertu si pure,
Isembure elle-même a tenté les moyens
De rattacher Agnès à ses tendres liens,
Et croit pouvoir encor, par son doux artifice,
Opposer un obstacle à ce grand sacrifice.
Quel instant pour Agnès ! en vain le voile est prêt,
Le voile, le serment, le Dieu, tout disparaît.
Ses enfants... pour son cœur il n'est plus d'autre joie,
Et le monde pour eux a ressaisi sa proie.
Mais quel nouveau spectacle a frappé ses esprits !
Voilà, voilà du haut des célestes lambris,
Qu'apparait à ses yeux l'auguste Geneviève ;
Affermissant son âme elle s'écrie : Achève ;
Ne permet point, Agnès, qu'un obstacle jaloux
S'élève entre ton cœur et l'immortel époux.
Que fais-tu ? qu'attends-tu ? la palme est déjà prête ;
Vois ces rameaux sacrés qui flottent sur ta tête !
Dieu t'appelle ; ô grandeur, ineffable bonté !
Tout-à-coup un rayon de sa divinité
Frappant les yeux d'Agnès, la remplit de sa flamme :
Agnès, à l'Eternel ouvrant toute son âme,
Aux objets les plus chers fait un dernier adieu,
S'arrache à ses enfants et se livre à son Dieu.
Mais son pénible effort pour vaincre la nature,
Qui dans son cœur ému se révolte et murmure,
Troublant tous ses esprits, a d'un trop faible corps
Par un cruel assaut fatigué les ressorts ;
Et sa force bientôt se consume, pareille
A la lampe témoin de sa lugubre veille.

Parseval Grandmaison.

LES FLEURS.

O des sens enchantés délices innocentes!
O suaves beautés sans cesse renaissantes!
Ainsi que sur les fleurs Zéphyr se balançant,
De leur brillant duvet teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu, se répand sur mes vers.

Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois, la parure et l'image!
Au milieu des cités, et jusque dans les cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours;
Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut;
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
Point de fête sans vous, sans vos brillants festons;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons.

Lemière.

TÉMOIGNAGE D'UNE BONNE CONSCIENCE.

A demi dévoré par un tigre en fureur,
Usbeck, vertueux laboureur,
Sur le point d'expirer, tenait ce beau langage:
"De mon dernier soupir, grand Dieu, reçois l'hommage!
Le trépas n'a pour moi rien d'affreux sur ces bords;
Je ressens des douleurs et non des remords."

L'Abbé Dourneau.

A LA MORT.

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux,
J'irai dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.

Je ne me verrai plus par un triste réveil,
Exposé à sentir les tourments de la vie.
Mortels qui commencez, ici bas, votre cours,
Je ne vous porte point envie ;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens favorable amie, ô viens briser des liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie ;
Frappe seconde mon envie ;
Ne pas souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels et le plus sur asile.

BONAPARTE À JAFFA.

. . . .
. . . . On ouvre la mosquée :
Un peuple de soldats, arrêté sur le seuil,
Mesure avec effroi ce long palais de deuil. . . .
Tout-à-coup, s'arrachant à ces groupes timides,
Plus calme qu'à Lodi, plus grand qu'aux Pyramides,
Bonaparte est entré, ses plus chers généraux,
Kleber, Reynier, Murat escortent le héros ;
Il marche et de mourants la salle parsemée
Tressaille sous les pas du père de l'armée ;
Dans les regards éteints un celeste pouvoir
Fait luire à son aspect le reflet de l'espoir ;
De ces rangs désolés compagnes assidues,
La douleur et la mort sont comme suspendues ;
Et dans leurs lits de jonc des spectres enchaînés
Se dressent, un moment, sur leurs bras décharnés :
Tous invoquent des yeux l'homme que Dieu protège ;
Et tandis que les chefs qui forment son cortège,
Pâles imitateurs d'un magnanime effort,
Pour la première fois tremblent devant la mort,
Et dans cet air chargé d'atomes homicides,

Se penchent avec soin sur des parfums acides,
Lui, le front découvert, prononce dans les rangs
Ces mots mystérieux qui charment les mourants ;
Sur ces lits qu'il dénombre étendant sa main nue,
Lentement il poursuit cette horrible revue :
On vit en ce moment le magique docteur
Porter dans chaque plaie un doigt consolateur ;
Au soufle du malade il mêlait son haleine,
Découvrait les tumeurs qui se cachent sous l'aine,
Et dans ce temple impur, Dieu de la guérison,
Il promettait la vie en touchant le poison.

Alors sous les arceaux de la funèbre voûte
Retentit une voix que le silence écoute :
" Soldats, le monde entier contemple vos destins ;
La France a déjà lu vos premiers bulletins :
Le Nil conquis par vous a roulé dans son onde
Les premiers cavaliers de l'Egypte et du monde ;
Combattus par la soif et les déserts mouvants,
Vos bataillons vainqueurs ont reparu vivants ;
Le Jourdain prisonnier vous doit sa délivrance,
Et la voix de Thabor parle de notre France !
Ce lieu, de tant d'exploits, serait-il le cercueil ?
Si, veuve de ses fils, notre patrie en deuil
Me demandait un jour : Qu'as-tu fait de l'armée ?
Où sont ces vieux soldats si grands de renommée,
Ces vainqueurs de Mourad, des Beys, des Osmanlis ?
Faudra-t-il lui répondre : Ils sont morts dans leurs lits

Levez-vous ! ranimez votre force abattue ;
Bien plus que le fléau l'effroi du mal vous tue ;
Sur un lit de douleur comme au sein des combats,
La mort est moins funeste à qui ne la craint pas.
Vivez ! nous quitterons, demain avant l'aurore,
Cette horrible cité que la peste dévore ;
Ici votre ennemi se dérobe à vos coups ;
Cherchons d'autres combats sous un soleil plus doux.
L'Egypte nous attend ; implacable adversaire,

Mourad a reparu dans les plaines du Caire ;
Suivi des Mamelucks, bientôt il va s'unir
Aux nouveaux Ottomans, campés sous Aboukir
C'est envain que du Nil le désert nous sépare ;
Marchons ! au moment même ou ce peuple barbare
Nous croit ensevelis au pied du mon Thabor,
A ses yeux étonnés reparaissons encor,
Et, vengeant d'Aboukir le sanglant promontoire
Couvrons un nom de deuil par un nom de victoire !"

Barthélemy et Méry.

L'OURS ET LES ANIMAUX.

Les animaux sous le vieux roi lion,
Avaient vu l'état monarchique
Troublé par mainte faction :
Son fils trop jeune encor pour être despotique,
Promit après sa mort un règne pacifique.
On s'agitait, on riait, on dansait ;
Aux bois, aux champs, partout on se réjouissait :
Seul étranger à la commune ivresse,
Un ours en son coin se taisait.
"Pourquoi cet air sournois au sein de l'allégresse ?"
Lui dit un sapajou malin :
"Douteriez-vous de la promesse
De notre jeune souverain ?"
L'ours etait franc : "Nos disgrâces passées
Ne sont pas encore effacées,"
Reprit-il, "et mon cœur ne peut s'épanouir.
L'expérience et l'âge ont mûri mes pensées ;
La promesse du prince a pu vous éblouir,
Moi j'attends, pour me réjouir,
Que les griffes lui soient poussées."

Gauldrée de Boilleau.

À UN DÉTRACTEUR.

Je dis du bien de toi,
Tu dis du mal de moi.
Damon ; quel malheur est le nôtre !
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

LE TRAVAIL.

Sans lui la liberté nous tourmente et nous pèse,
Par lui des passions le tumulte s'appaise,
Les chagrins sont calmés, le vice est combattu,
Il ajoute au plaisir, il nourrit la vertu.
Si j'entre dans la chambre où la modeste fille
Tient en main le fuseau, la navette, ou l'aiguille,
D'un parfum de vertu je crois sentir l'odeur :
Les réduits du travail sont ceux de la pudeur.

Delille.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Mille vins différents, sous mille noms divers
Vont charmer, égayer, consoler l'univers ;
Aï brille à leur tête, Aï dans qui Voltaire
De nos légers Français vit l'image légère :
C'est l'âme du plaisir, le charme du festin.
Dans le cristal brillant son nectar argentin
Tombe en perle liquide et sa mousse fumeuse
Bouillonne en pétillant dans la coupe écumeuse ;
Puis écartant son voile avec rapidité,
Reprend sa transparence et sa limpidité.
Au doux frémissement des esprits qu'il recèle,
L'allégresse renaît, la saillie étincelle ;
Son bruit plaît à l'oreille, et sa couleur aux yeux ;
Son ambre en l'exhalant va faire envie aux dieux ;
Et l'odorat charmé savourant ses prémices,
Au goût qu'il avertit en promet les délices.

Delille.

LE DESSERT.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas, marquer le dernier acte ;
Au secours du dessert appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galants édifices ;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits ;
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits,
Les amours de Sapho, d'Abélard de Tibulle,
Les noces de Gamache, et les travaux d'Hercule ;
Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.

Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées ;
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,
Quelques jours d'existence à ces doux monuments :
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah ! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote à réduits.
À la grâce, à l'éclat sacrifiez encore,
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore ;
Que la rose, l'œillet, le lis, et le jasmin,
Fasse de vos desserts un aimable jardin ;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.
Vous avez satisfait à vos nombreux désirs ;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde ;
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles et plus doux.

De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !
Quel luxe séducteur ! quelle aimable richesse !

Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux et vous tendent les bras:
Venez à leurs secours, offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le Champagne mousseux, le Christi-Lacryma ;
Le Chipre, l'Albanot, le Claret, le Constance. . . . .
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Côte-Perdrix ;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui chargent vos boissons de mélanges chimiques ;
Donnez-vous en buvant les airs d'un connaisseur ;
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur
S'il avait visité quelques plages lointaines
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu,
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

Berchoux.

ÉPIGRAMME.

Que fais-tu là seul et rêveur ?
Je m'entretiens avec moi-même.
Ah ! prends garde au péril extrême
De causer avec un flatteur.

LE PAUVRE AVEUGLE ET LE JEUNE HOMME.

Au pied d'une antique chapelle
Un pauvre aveugle était assis ;
Près de lui faisait sentinelle
Un chien le meilleur des amis.
Damon passe, son char rapide
Écrase l'appui du malheur ;
Le vieillard aux cris de son guide,
Exhale en ces mots sa douleur :

"Si de mon front sexagénaire
Les rides causaient tes dédains,
Si les lambeaux de ma misère
Blessaient tes regards inhumains,
De mon existence pénible
Tu pouvais trancher le lien;
Mais dis-moi, jeune homme insensible,
Dis-moi que te faisais mon chien?

Comme toi je fus jeune et riche,
Je montais un coursier fougueux:
Mais, dans ce rang que l'or affiche
Je respectais le malheureux;
Quand un vieillard, sur la poussière
De moi reclamait quelque bien,
Mon cœur soulageait sa misère,
Et ma main caressait son chien.

Si quelque jour le sort contraire
Te réduisait à mendier;
Si le passant à ta prière,
Refusait un simple denier;
Ah! puisses-tu dans tes alarmes
Trouver un Médor pour soutien,
Et repentant verser des larmes
De m'avoir privé de mon chien."

Lévi.

L'AMOUR ET LE PAPILLON.

(FABLE.)

Dans une prairie à Cythère
L'espiègle et malin Cupidon,
Un jour ne sachant trop que faire,
S'amuse à prendre un papillon.
"De grâce, épargne un misérable,"
S'écria l'insecte effrayé;
"Fils de Vénus pour ton semblable
Tu dois montrer quelque pitié.

Comme toi je porte des ailes,
  Voltiger et ma douce loi;
Je caresse les fleurs nouvelles,
  Mais je suis plus léger que toi,"
Cupidon avec assurance,
  Lui soutient qu' il est dans l'erreur;
Phénis apporte la balance
  Où se place chaque plaideur.

" Entre vous peu de différence,"
  Dit Phénis levant le fléau;
" Oui je le gagerais d'avance,
  Vous serez au même niveau."
Aussitôt l'épreuve commence
  Et l'Amour fut, le croira-t-on?
Jugé dans la juste balance
  Plus léger que le Papillon.

DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

. . . .

Soudain mille signaux, élevés sur les mâts,
Au rivage d'Égypte appellent nos soldats.
Sur le pont des vaisseaux, dans leurs vastes entrailles,
Retentit un bruit sourd précurseur des batailles,
Et de longs cris de joie élancés dans les airs
Troublent le lourd sommeil de ces mornes déserts.
On eût dit, aux transports de l'armée attendrie,
Qu'un peuple voyageur saluait sa patrie :
Par les sabords ouverts, par les câbles tendus,
Tous, de la haute poupe en foule descendus.
Pressés de conquérir ces rives étrangères,
Tombent en rangs épais dans les barques légères.
Et les canots, croissant leurs bleuâtres sillons.
Couvrent la vaste mer de nombreux bataillons
Quel fut le noble chef qui sur l'aride plaine

Descendit le premier, comme dans son domaine ?
C'est Menon, qui, jouet d'un étrange destin,
Quittera le dernier ce rivage lointain ;
Bientôt, à ses côtés, sur la rive s'élance
L'élite des guerriers déjà chers à la France :
Belliard, Bon, Davoust Vaubois, Reynier, Dugua,
L'intrèpide Rampon, le sage Dufalga ;
Kléber, de ses cheveux secouant l'onde amère,
Des flots qui l'ont porté sort comme un dieu d'Homère ;
Il marche, et d'autres chefs s'avancent après lui :
Andréossy, Dumas, Verdier, Leclerc, Dumuy,
Lannes qui de ce jour datait sa grande histoire ;
Marmont dont l'avenir était brillant de gloire ;
Junot, qui, hors des rangs aventureux soldat,
De duels en duels éternise un combat ;
Berthier, du jeune chef le confident intime ;
Eugène Beauharnais, enfant déjà sublime,
Et qui de la patrie exemplaire soutient,
Vengeait le sang d'un père en répendant le sien,
Voilà Désaix : on lit sur son visage austère
Des antiques Romains la vertu militaire ;
De ses habits, sans faste, il proscrit l'appareil,
Il est calme au combat, sage dans le conseil,
Citoyen sous la tente où son âme s'applique
A servir sans éclat la jeune république.
Quel est ce cavalier sur la selle affermi,
Qui déjà tout armé, demande l'ennemi,
Et d'un triple panache ornant sa noble tête
Semble accourir ici comme aux jeux d'une fête ?
C'est Murat ; dans les rangs d'un léger escadron,
Jamais plus brave chef ne ceignit l'éperon ;
Des modernes combats dédaignant la tactique,
Il marchait indépendant comme un guerrier antique ;
Et souvent, loin de siens isolant ses exploits,
Provoque tout un camp du geste et de la voix,
Partout on voit briller dans la poudreuse lice
Son casque théâtral, sa flottante pelisse ;
Ce costume pompeux qu'il revêt avec soin,

Comme un but éclatant le signale de loin;
Et debout dans le choc des luttes inégales,
On dirait qu'il a fait un pacte avec les balles:
Va! les champs de bataille, où tu sèmes l'effroi,
Seront contre la mort un refuge pour toi:
C'est ainsi que, vingt ans, ta vie aventurière
Passera sous les feux de l'Europe guerrière,
Achille de la France! Et le lâche Destin
Réserve à ta poitrine un plomb napolitain.

Les soltats, à la voix du père de l'armée,
Ont repris dans les rangs leur place accoutumée
Les bras levés aux cieux, tous de leurs saints drapeaux
Contemplent en pleurant les glorieux lambeaux.
De ces noirs bataillons la plaine est obscurcie:
Des bords de l'Eridan, des monts de l'Helvétie,
On avait vu courir ce peuple de soldats,
Que l'homme du destin attachait à ses pas,
Et qui d'un long éxil oubliant la souffrance,
Près de leur jeune chef voyaient toujours la France.

Barthélemy et Méry.

LES OISEAUX.

Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà les oiseaux
Pendant leur nid à la fenêtre,
Battant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère. . . . Hélas!
A mes carreaux noirs d'hirondelles;
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour contempler de la nue
Les insectes pondreux du sol.

Je vois à la tempête noire
  L'aigle encor livrer des combats,
Mais je ne rêve plus la gloire :
  L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le ressignol qui cueille
  Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache aux bois sous la feuille,
  Pour chanter un jour .... et mourir.
Il parle d'amour.... Ironie!
  Oiseau moqueur parle plus bas.
Eh! qu'ai-je besoin d'harmonie?
  L'oiseau que j'aime ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
  Sur un grand lac d'azur et d'or,
Comme un poëte sur ses rêves,
  Se berce, chante et puis s'endort.
Dors et chante à ta fantaisie,
  Heureux frère!... devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie ....
  L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Viens donc enfin je t'en supplie
  Noir messager dont Dieu se sert,
Corbeau qui, sur les pas d'Elie,
  Emiettais du pain au désert.
Portant la part que Dieu m'a faite,
  Viens donc! il est temps... mais, hélas!
Mort sans doute avec le prophète,
  L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Hégésippe Moreau.

LE PETIT JOUEUR DE HARPE.

O ma harpe seul héritage
Que mon vieux père m'a laissé
Viens attendrir à son passage,
L'homme opulent au cœur glacé!

Mon âme souffre, à ses regrets en proie,
Et de la faim je ressents les doulèurs.
Harpe fidèle, essaie un chant de joie....
La corde, hélas! se détend sous mes pleurs !

"O mon fils! me disait mon père,
D'un pain noir m'offrant la moitié,
Le ciel, en qui le pauvre espère,
Près du malheur mit la pitié."
Cachons les maux que le sort nous envoie,
Comme un cercueil que l'on couvre de fleurs ;
Désespérés, sachons feindre la joie...
L'homme heureux fuit le spectacle des pleurs.

O ma harpe! sois toujours prête,
A redire un joyeux refrain;
La foule à ces doux sons s'arrête....
Mon front reste pâle et chagrin.
La charité veille en vain sur ma voie ;
Quand un refus insulte à mes malheurs,
Je me résigne à la mort avec joie ;
Je dis : "Mon père !" et je verse des pleurs.

Paul Lacroix.

ÉVE,

SE VOYANT POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS LE CRISTAL D'UNE ONDE PURE.

(Traduction du Paradis Perdu de Milton).

.... Sur cette plaine humide
Je hasarde un regard ignorant et timide ;
O prodige ! mon œil y retrouve les cieux ;
Une image flottante y vient frapper mes yeux ;
Pour mieux l'examiner, vers elle je m'incline,
Elle même vers moi s'avance et m'examine ;
Je tressaille et recule; aussitôt je la vois

S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle ;
Vers moi même penchant aussitôt la rappelle.
Enchantés de la voir mes yeux cherchent les siens ;
Enchantés de me voir ses yeux cherchent les miens.
Et peut-être en ces lieux, ma crédule tendresse,
Admirerait encor sa forme enchanteresse,
Si me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié:
" Ève que prétends-tu ? cette image est toi-même,
Une ombre ici te plait ; c'est une ombre qui t'aime.
Elle vient, elle fuit, et revient avec toi ;
Sors de l'illusion, charmant object, suis-moi,
Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
Mais l'être à qui te lie une éternelle chaîne."

Delille.

L'OFFRE TROMPEUSE

SUR LA PORTE D'UN BEAU JARDIN.

Ces mots étaient gravés : " Je donne ce parterre
A quiconque est content." " Voilà bien mon affaire,"
Dit un homme tout bas ; "j'ai droit à ce terrain ;"
Plein de joie il s'adresse au maître :
" Pour m'établir ici vous me voyez paraître ;
Je suis content de mon destin."
Le seigneur lui répond : " Cela ne saurait être ;
Qui veut avoir ce qu'il n'a pas,
N'est point content, retournez sur vos pas."

Barbe.

AUX ÉCRIVAINS NOVATEURS.

Vous êtes plus savants qu'on ne l'était jadis :
Vous le croyez, du moins, et je n'y contredis.
Cependant, nos docteurs aiment à reconnaître
Dans le viel Hippocrate et leur père et leur maître ;

Doutez-vous que César, au métier des héros,
N'instruisit bien souvent nos meilleurs généraux ?
Pour vos arts, que sont-ils près de ceux de la Grèce?
Avez-vous son beau ciel, sa langue enchanteresse?
Des poétes toujours Homère est le premier ;
Quel laurier ne pâlit auprès de son laurier?
Tracés par le génie, aux lois du goût fidèles,
Leurs monuments détruits, nous servent de modèles
Ce parfait Apollon, qui, plein de majesté,
Epuise sur un champ son carquois irrité ;
Et la vierge Diane, accourant à la chasse,
Mélange ravissant de pudeur et d'audace ;
Et ce Lacoon, dont les vives douleurs
Pour un marbre mourant nous arrache des pleurs !
Ces images du beau que la Grèce a laissées,
Les modernes ciseaux les ont-ils surpassées?
Je ne vous parle point du naturel exquis,
De la haute raison dont brillent leurs écrits ;
Voyez à chaque page, empreints dans leur histoire,
L'amour de la patrie et l'amour de la gloire,
Des plus nobles vertus mille traits merveilleux
Que notre présomption traite de fabuleux !
Si vous pouvez encor montrer quelques Euclides,
Où sont vos Phocions, où sont vos Aristides ?

Andrieux.

À M. DE CHATEAUBRIAND.

Dans ces instants de rêverie
Où ton luth sans accord, est muet sous tes doigts,
Comme un son fugitif de quelque note amie,
Accueille doucement un accent de ma voix.
Caresse le présent au nom de l'espérance ;
Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encor,
Et combien peu ma bouche a puisé d'existence
Dans le vase remplit dont je presse le bord ;

Tends une main propice à celui qui chancelle ;
J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau,
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Protéger le timide oiseau.

Elise Mercœur.

LES ADIEUX DE BÉRANGER À LA FRANCE.

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce,
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chanté avant de savoir lire ;
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier soufle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Egalité fera sa gerbe. Adieu !

Demi-couché je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre ;
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

LE SOMMEIL DU TYRAN.

(FABLE.)

Sous ses lambris dorés un tyran détesté,
Dormait en apparence avec tranquillité.
"Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime ?
Eh quoi ! le ciel épargne sa victime ?"
"Imprudent ! au bruit que tu fais,"
Dit un fakir, "tremble qu'il ne s'éveille :
Le ciel permet que le méchant sommeille,
Pour que le sage est des moments de paix."

M. Bret.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MADAME DUFRESNOY.

Une brise inconnue a passé sur la lyre;
La lyre lui répond par un lugubre accord,
Et de vagues terreurs tout bas semblent me dire :
C'est un soufle de mort !

Je vois sur l'Hélicon un long crêpe s'étendre ;
De ses harpes en deuil, les gémissantes voix
S'élévent, et le nom que je tremblais d'entendre
A retenti deux fois.

Je ne pouvais le croire ! il est donc vrai, c'est elle,
C'est elle qui nous fuit, c'est elle que je perds !
Cessez fils d'Apollon, cette plainte fidèle,
Et ces pieux concerts.

Hélas ! en exhalant ma promesse timide,
Un sourire peut-être en suivi l'essor,
Tant ce malheur si prompt, tant cette mort rapide
Paraissait loin encor !

Pleurs, cessez de couler ! un solennel office
Enchaîne ma douleur aux pompes du cercueil :
La tombe attend de moi le dernier sacrifice
Et les hymnes du deuil !

Belle âme que trop tôt le sort nous a ravie,
D'un culte universel n'as-tu pas tressailli;
Toi qui, de tous les maux, fruits amers de la vie,
Ne craignais que l'oubli ?

D'un volage public l'indifférent silence
Te fis douter parfois de ton noble avenir
Mais tu meurs, et ce jour aux fastes de la France
Inscrit ton souvenir.

Comme un juge indolent, si la foule sommeille,
Au bruit des chants rivaux qui s'élèvent en cœurs,
A la fin du combat sa justice s'éveille
Pour nommer les vainqueurs.

Son arrêt sur ton front a posé la couronne,
Le poétique essaim, de tes succès épris,
Contemple avec respect l'éclat qui t'environne,
Et te céde le prix.

Qui pourrait y prétendre, et d'une main avide
Ravir à ton cercueil ces lauriers éclatants ?
Qui s'oserait asseoir à cette place vide
Où tu régnas long-temps ?

Ah! que ce rang suprême à jamais t'appartienne !
Quel Français oubliera pour de nouveaux accords
Celle que réveilla la lyre lesbienne
Inconnue à nos bords ?

Chants d'amour, pur encens, dignes du siécle antique
Mélodieux soupirs chers au sacré vallon,
Contre le temps ingrat votre pouvoir magique
Protegera son nom !

Mais que lui fais la gloire, autrefois son idole ?
Sans doute elle dédaigne en un séjour plus beau,
Ce bien, le seul pourtant, de ce monde frivole,
Qui nous suive au tombeau.

Le seul! ah! qu'ai-je dit? l'amitié plus puissante
Sur les hôtes du ciel conserve encor ses droits :
Et peut-être, parmi la foule gémissante,
Tu reconnais ma voix.

Eh bien! tu l'as voulu, j'ai rempli ma promesse.
J'ai chanté dans mon sein étouffant mes soupirs,
Retenant mes sanglots, j'immolai ma tristesse
A tes derniers désirs.

Maintenant laissez-moi dans l'ombre et le mystère
Pleurer le doux avis dont l'espoir m'animait,
L'accueil accoutumé, la voix qui m'était chère,
Et le cœur qui m'aimait.

Heureuse de pouvoir, dans ma douleur profonde
Sur sa tombe en secret déposer quelques fleurs,
La regretter tout bas, et dérober au monde
Des yeux mouillés de pleurs.

Mme. A. Tastu.

LE VOL.

(ÉPIGRAMME.)

On vient de me voler.—Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits.—Que je plains le voleur.

Le Brun.

LES TRIBULATIONS DU SPECTACLE.

Amateurs éclairés que captive une scène
Où rit encor Thalie, ou pleure Melpomène,
Vous que votre penchant porte à ces nobles jeux
Dont l'aspect séduit l'âme, et sait charmer les yeux,
Combien de fois, hélas ! trompant votre espérance,

Loin de vous prodiguer la douce jouissance
Qu'en ce cirque pompeux, où règnent les beaux arts,
Attendaient vos désirs, appelaient vos regards,
Le sort vous abusant, se dit avec malice.
Où tu veux un plaisir tu n'auras qu'un supplice!

Lorsqu'enfin échappant à mon patron bourreau,
J'ai secoué le joug de son triste bureau,
Pour voir le drame heureux que Paris idolâtre,
A peine ayant dîné je me rends au théâtre;
Mais il me faut d'abord, en attendant mon tour,
Souffrir le froid du soir et la chaleur du jour;
Etouffé, coudoyé, balloté dans la queue,
Dont souvent la longueur excède un quart de lieue,
L'un pour me dévancer, me pousse contre un mur,
L'autre contre un gendarme à peu près aussi dur.

De quelqu'adroit filou redoutant la rencontre,
Je crains pour mon mouchoir, je tremble pour ma montre.
La porte s'ouvre enfin, et livrant vingt combats,
Bravant les cris du peuple et le fer des soldats,
En dépit des dangers que le tumulte enfante,
Je saisis mou billet d'une main triomphante,
Et pénétre au parterre, où, morfondu, roué,
Sur un banc des plus durs enfin je suis cloué.

De son cours prolongé la plus pénible attente
Fait gronder sourdement la foule turbulente;
Au murmure des voix, dont le bruit va croissant,
Bientôt se mèle encor le siflet menaçant.
Mille pieds, du plancher faisant jaillir la poudre,
Par leur trépignement ont imité la foudre.
Mais la rampe se lève et dans le même instant
Paraît a mes regards le troupeau concertant;
Chacun prenant son arme et s'escrimant d'avance,
De mille sons cruels m'offre la discordance.
J'entends crier, gémir, bourdonner à la fois
Les cors, les violons, les flûtes, les hautbois;

Par son lourd appareil l'énorme contre-basse
De la scène à mes yeux vient dérober l'espace,
Et l'horible trombone, épouvantant les airs,
De son bruit déchirant fait vibrer tous mes nerfs.
Trois coups ont retenti ; dans un profond silence,
Au signal désiré, l'ouverture commence ;
Mais à peine l'orchestre a-t-il par ses accents
Intéressé mon âme et captivé mes sens,
A peine ai-je goûté les accords du grand maître
Du nouvel Amphion que Pesaro vit naître
Qu'entendant fredonner, soudain avec effroi
Je vois qu'on dilettante est placé près de moi.
Envain, pour étouffer sa funeste roulade,
Vingt fois je me retourne avec un air maussade ;
Mes regards courroucès et mon front soucieux
Semblent lui répéter : Tais toi donc, ennuyeux !
Le traître continue, et faisant le capable,
Exerce à mes dépens son gosier détestable.

Sur la scène pourtant s'est avancé l'acteur ;
L'ouvrage est excellent : Molière en est l'auteur
De son talent fécond, de sa muse divine,
A la fois naturelle, éloquente et badine,
En admirant les sens, la grâce, la vigueur,
J'écoute avec plaisir ce que je sais par cœur ;
Je savoure ces vers, dont le charme ineffable
Rend l'esprit plus piquant, la raison plus aimable ;
Et j'applaudis maint trait si comique, si bon,
Que souvent, dit Boileau, vaut un docte sermon :
Mais lorsqu'à ce bonheur mon âme est attachée,
A mes regards épris la scène s'est cachée,
Et non sans enrager, je rencontre céans,
Justement devant moi, deux homme, deux géans,
Qui pour mieux métourdir du plus vain bavardage
De leurs énormes chefs unissent l'étalage,
Force mon triste corps à se plier en deux,
Pour saisir à grand peine une échappée entre eux,
Et dans cette posture où ma vue est captive,

Ne lui laissent accès qu'au travers d'une ogive,
C'est peu d'être masqué par ces vastes lourdands,
S'ils m'épargnaient au moins le poids de leurs propos :
Mais non : pour conjurer le tourment qui m'assomme,
De converser moins haut poliment, je les somme :
Soins perdus ? Discourant d'affaires, de procès,
L'un redoute un revers, l'autre espère un succès ;
Chacun d'eux ne voyant, n'entendant pas la pièces.
A peine écoutant l'autre, à lui seul s'entéresse :
Celui-ci va conclure un marché près Rouen,
Celui-là recueillir un héritage à Caen ;
Et moi que leur babil, que leur sottise accable,
De grand cœur, tous les deux, je les envoie au diable.

La pièce est terminée, on baisse le rideau :
Sans avoir remué je me sans tout en eau.
Du public entassé la fougueuse cohorte,
Afin de respirer s'élance vers la porte.
Entre l'espace étroit, qui sépare deux bancs,
On coupe mes jarrets on me meurtrit les flancs,
Tandis qu'un étourneau, dans ses façons plus libre,
Grimpant sur la banquette et perdant l'équilibre,
Se cramponne à ma tête, et de son pied maudit
Vient essuyer la crotte aux pans de mon habit.

Pour la pièce attendue, object d'un nouveau culte
Les nombreux amateurs reviennent en tumulte :
Quand certain personnage empressé de s'asseoir
Va s'emparer d'un lieu gardé par un mouchoir.
De l'endroit usurpé le payant titulaire
Bientôt se représente. O surprise ! ô colère !
Il cherche en vain des yeux, reclame de la voix
Le foular attaché pour constater ses droits ;
Il ne le trouve plus, et sur son infortune
Exhalant à grand bruit une plainte importune,
Dérange et trouble tout dans sa mauvaise humeur,
Lorsqu'un doigt expressif montrant l'usurpateur,
Son regard furibond sur lui tombe, se fixe,

Et fait prévoir à tous une effroyable rixe,
" Allons, monsieur, partez ! cette place est à moi,
Je l'avais avant vous, ce mouchoir en fait foi."
" Que m'importe cela ?" dit l'autre d'un ton leste,
" En cet endroit assis, je suis bien, et j'y reste ;
La place m'appartient." " Vous en avez menti."
Ce propos outrageant à peine a retenti,
Que du malencontreux dont le destin se joue,
Un horrible souflet vient atteindre la joue.
La salle s'en émeut, l'air en est agité,
Le bras qui le porta recule épouvanté.
Des ardents champions soudain chacun s'écarte ;
Mais après quelques coups, échangeant une carte,
On les voit pour demain rendez-vous se donner,
Sinon pour se combattre, au moins pour déjeûner.

Le tapage partout s'affaiblit et s'achève ;
Le calme est rétabli, le rideau se relève :
Heureux je crois toucher au terme de mes maux :
Mais les acteurs à peine ont-ils dit quelque mots,
Qu'un bataillon ignoble, au teint sale, au ton rustre,
Et dont les flots épais s'agitent sous le lustre,
Se livrant au transport du plus fougueux élan,
D'un vacarme nouveau vient briser mon tympan :
Applaudisseurs payés d'un mélodramaturge,
Leur troupe en sa faveur se déclare et s'insurge.
C'est en vain que sa prose en termes languissants
Défigurant l'histoire autant que le bon sens,
Du temple où règne encor la déesse tragique,
Ose me transporter à l'Ambigu-Comique ;
C'est en vain qu'à la porte ayant pris mon billet,
Si je n'applaudis pas m'abstenant du siflet,
Je sais du mauvais goût, généreux adversaire,
Dévorer mon ennui, m'endormir et me taire,
Et non pas exercer, auditeur tolérant,
Le droit que sur la pièce on achete en entrant ;
Il faut qu'à mes côtés la plus vile cabale,
Qui vend de ses battoirs l'assistance infernale

Malgré moi m'associe, en sa vénale ardeur,
A l'insolent fracas d'un succès sans honneur !
Maudirai-je le gaz et son odeur fétide,
Le quinquet d'où s'épanche une liqueur perfide,
Ou qui, sur mon front nu, de ses coups menacé
Fait pleuvoir les débris d'un verre fracassé ?
Peindrai-je mon attente et ma peine inouïe
Pour retirer ma canne avoir mon parapluie,
Et les refus honteux que j'éprouve au bureau,
Si j'ai par accident perdu mon numéro ?....
Mais pourquoi, dira-t-on, cette maussaderie ?
N'est-il pas d'autre lieu, répondez, je vous prie,
Où tranquille amateur, vous pouvez constamment
Ecouter à votre aise et voir commodément ?
De vous placer ailleurs n'êtes-vous donc pas maître ?
En payant un peu plus, vous seriez mieux peut-être
Oserai-je imiter ces mesieurs du bon ton,
Qui, près d'une colonne, aux portes du balcon,
De leur mise empesée étalant l'élégance,
Vont accabler l'acteur de leur indifférence ;
Qui lui tourne le dos avec un froid dédain,
Balancent les bambous qu'ils tiennent d'une main,
Et promenant de l'autre ou binocle ou lorgnette,
Caressent de coups d'œil la prude ou la coquette ?
Moi qu'un but différent à conduit dans ces lieux,
Qui consacre à la scène et mon cœur et mes yeux,
Je n'ai point ce maintien, ces grands airs en partage
J'en fuis avec raison l'importun voisinage.

Au fond de quelque loge, à l'écart appuyé,
Me faudra-t-il singer ce mortel ennuyé
Qui penché sur le siège où sa langueur repose
N'écoutant pas les vers n'entendant pas la prose,
Insensible au plaisir qu'on lui veut inspirer,
Peut voir Potier sans rire, et Mars sans admirer ?
Dois-je encor, affectant des manières galantes,
Empressé chevalier de quelques élégantes,
Rester patiemment derrière elles, debout,

Eclipsé par la plume ou par le marabout ?
Pourrai-je en mon caprice affronter la fatigue
De ces gens qui, par droit de fortune ou d'intrigue,
Courant, entrant, sortant, ne font qu'aller, venir
En quelque lieu qu'ils soient ne peuvent s'y tenir,
Et qui, gênés, gênants, semble se faire étude
De vous inquiéter, de leur inquiétude ?
Dans une salle étroite irai-je sans raison,
Pour être en liberté me loger en prison ?
Suivrai-je ces bourgeois qu'on voit aux galeries
Dénonçant le secret de leurs économies,
Révéler au public qu'un rusé brocateur
Leur vendit au rabais un billet de faveur ;
Qui fait apprendre, en sa valeur douteuse,
L'arrêt d'un contrôleur et les lois d'une ouvreuse ?
Descendrai-je à l'orchestre, où, quinteux et jaloux
L'auteur contre l'auteur prend un ton aigre-doux,
Où d'un bailleur de fonds l'intelligence épaisse
Mesure le talent au produit de la caisse,
Et grâce au dividende à son espoir donné
Soutient que par Dumas Racine est détrôné ;
Où, prôneur, harranguer de l'étrange théâtre
De sceptres, de tombeaux, de démons idolâtre,
Se livrant aux excès d'un triste vertigo
Un disciple endiablé de Ducange ou d'Hugo
Proclame avec fureur, d'une voix insensée,
Par Mesphistophélis Melpomène enfoncée ?
Irai-je encor ? . . . Mais non c'est assez, sur ma foi !
Le spectacle est fini, je vais dormir chez moi.

E. Yvert (d'Amiens).

STANCES À MA FILLE,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ UNE ROMANCE.

Ma chère enfant, viens écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir ;
De la raison si le flambeau t'éclaire
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure ;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;
Un seul moment de la beauté dispose ;
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté :
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,
Et des jours purs par les plaisir tracés,
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière,
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

Mme. Perrier.

LA GRÈCE

ÉLÉGIE COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Sur les pas glorieux du chantre de René,
Au bords de l'Ilissus je me sens entrainé.
Plein de sa poétique ivresse,
De cette belle et docte Grèce,

Mes pieds pressent le sol jadis si fortuné.
Cette terre aujourd'hui froide, silencieuce,
D'une terreur religieuse
A saisi mon cœur consterné.
Où vont-ils ces héros dont la valeur brillante
Fit fleurir en ces lieux la sainte liberté !
Accourez aux accents de ma voix gémissante,
Venez voir de vos dons le Grec déshérité,
Aux fers du musulman livrant sa main tremblante,
Et la mère des arts esclave obéissante
Des caprices cruels de la stupidité.
Sous un joug de fer accablée,
La Grèce apparaît à mes yeux
Comme une veuve désolée,
Pleurant ses héros et ses dieux
Dans cette vaste solitude,
Dégradés par la servitude,
Les descendants de Périclés
Ignorent leur propre patrie,
Et de leur gloire évanouie
N'ont ni souvenirs ni regrets.
La Grèce toute entière, hélas ! ensevelie
Ne vit plus que dans ses débris ;
Aux yeux du voyageur, péniblement surpris
Tout offre, de la tyrannie,
Les outrages dévastateurs,
Partout d'avides oppresseurs,
Exerçant avec barbarie
Le droit terrible des vainqueurs.
Dans ces plaines jadis riantes et fertiles,
Où d'un sommeil de plomb dorment les Thermopiles
Les intrépides défenseurs ;
Mort aux grands souvenirs de Sparte et d'Athènes,
Tout un peuple traîne des chaînes
Sur la tombe de ses héros.
Réveillez-vous, sortez de vos tombeaux,
Venez, Morts immortels, dont la longue mémoire
Doit vivre autant que l'univers ;

Armés de vingt siècles de gloire
Paraissez, et bientôt délivré de ses fers
Le Grec régénéré connaissant la victoire,
Au Tartare insolent fait repasser les mers....
Mais, hélas! tout est sourd à ma douleur amère
Sur ce rivage solitaire
Que frappe le courroux du sort,
Mon âme d'horreur oppressée
N'entend plus que la voix glacée
Et du silence et de la mort.

D'une consolante chimère,
Mon faible cœur fut trop épris:
Pluton ne rend point à la terre
Les demi-dieux qu'il a surpris;
Et tandis que ma voix résonne
Autour de leurs sacrés tombeaux,
Répétant les noms des héros
D'Athène et de Lacédémone
Un Turc d'un sacrilège bras,
Brise la dernière colonne
Du temple auguste de Pallas.

Ardant Aîné.

VERS POUR LE PORTRAIT DE TURGOT.

D'un pays qu'il aima ce second créateur,
Aux champs comme aux cités révéla l'industrie
Par un accord trop rare on a vu le génie
Chez lui ne rien ôter à la bonté du cœur.

Ardant Aîné.

LE RUISSEAU.

(FABLE.)

"Ton murmure, importun Ruisseau,
Fatigue enfin ma patience.
Cesse à l'instant ; tu dois, dans un humble silence
Traîner ton maigre filet d'eau."
A cet ordre brutal d'une voix douce et vive,
Sans s'étonner, le Ruisseau repartit :
"Monsieur, élargissez ma rive.
Otez ces cailloux de mon lit,
Et faites, en un mot, que je roule à mon aise
Si vous voulez que je me taise."

De la Valette.

LE TEMPS.

RELIGION ET MORALE.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ?
O temps ! quel œil remonte aux sources de ton être ?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encor, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton règne y reposait, mais sans activité.

Du cahos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent ;
Des soleils allumés les feux étincelèrent ;
Tu naquis ; l'Eternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement : Du temps sois le mesure.
Il dit à la nature :
Le temps sera pour vous ; l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence ; oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages ;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, que l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Eternel.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance ;
Mais tandis que sa main dans la nuit du silence,
Du fragile univers sappa les fondements,
Sur des ailes de feu loin du monde élancée
Mon active pensée
Plane sur des débris enfantés par le temps.

Siècles, qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler ; hâtez-vous de paraître.
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée
D'une marche assurée ;
J'enchaîne le présent ; je lis dans l'avenir.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul, tu le connais : tu lui diras d'éclore ;
Mais l'univers l'ignore ;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Thomas.

LE TOMBEAU D'UN ENFANT.

FRAGMENT D'HERVEY.

Ce marbre éclatant de blancheur
M'annonce d'un mortel la fin prématurée,
C'est un enfant ; d'un lis il avait la fraîcheur,
Comme lui, d'un soleil il a vu la durée
Faible et timide, il ne s'est arrêté
Qu'un seul moment aux portes de la vie,
Du berceau dans la tombe, au gré de son envie,
Il s'est bientôt précipité.
A peine il entrevit le monde de misère ;
Il en trouva la coupe trop amère ;
Et détournant la tête, il s'enfuit pour jamais,
Loin des baisers et des chants d'une mère,

Dans le séjour d'une éternelle paix.
Heureux enfant, l'ambition perfide,
Les noirs chagrins, les peines, les remords,
Ne t'ont point infecté de leur souffle homicide ;
Tu n'as point souffert, et tu dors !
Et vous, tristes parents, séchez enfin vos larmes !
Quittez ces longs habits de deuil !
L'objet de votre amour, soustrait à tant d'alarmes,
Se repose dans ce cercueil.
Que lui reprochez-vous ? C'est une fleur timide
Qui, dans ses feuilles ce cachant,
D'une fraiche rosée encore toute humide,
A prévenu l'orage du couchant.

Baour-Lormian.

J. B. BATEMAN, Printer, 1, Ivy Lane, Paternoster Row. E.C.

